

IONS REGIONALES DES AFFAIRES CULTURELLES
RTINIQUE et GUYANE

ICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE

BILAN
SCIENTIFIQUE

1 9 9 1



**DIRECTIONS REGIONALES DES AFFAIRES CULTURELLES
MARTINIQUE et GUYANE**

SERVICE REGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

1 9 9 1

**MINISTÈRE
DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION
DIRECTION DU PATRIMOINE
SOUS-DIRECTION DE L'ARCHÉOLOGIE**

**DIRECTIONS REGIONALES DES AFFAIRES CULTURELLES
MARTINIQUE et GUYANE**

SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

1 9 9 1

La Guyane et la Martinique ayant fonctionné sous une direction unique jusqu'en 1991, les travaux de ces deux circonscriptions sont rassemblés exceptionnellement dans ce numéro.

*Les textes publiés dans la partie
« Travaux et recherches archéologiques de terrain »
ont été rédigés par les responsables des opérations.
Toute reproduction ou utilisation des textes et plans
devra être précédée de leur accord.
Les avis exprimés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.*

Réalisation : Gondwana Editions

ISBN 1161 - 4471 © 1992

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION

MARTINIQUE et GUYANE

BILAN SCIENTIFIQUE

Table des matières

1 9 9 1

Bilan et orientations de la recherche archéologique

05

09

Résultats scientifiques significatifs

07

10

Tableau de présentation générale des opérations autorisées

11

Travaux et recherches archéologiques de terrain

MARTINIQUE

12

Sainte-Anne, Crève-Cœur	13
Sainte-Marie, Fond Saint-Jacques	15
Diamant	17
Trois-Ilets, Poterie	21
Saint-Pierre	23
Saint-Pierre	25
Saint-Pierre, ancienne église des Ursulines	27
Saint-Pierre, ancien hôpital militaire	29
Saint-Pierre, Domaine de la Rochetière	33
Saint-Pierre, maison coloniale de santé	34
Sainte-Luce, Gros-Raisin	35
Diamant, Habitation Dizac	36
Diamant, Habitation O'Mullane	38
Saint-Pierre, maison coloniale de santé	39
Saint-Pierre, Maison Desroc	40

GUYANE

41

Sinnamary, Petit-Saut	43
Remire, moulin à vent	46
Sinnamary, la Montagne de la Trinité	48
Kourou, la Sablière	50

Bibliographie régionale

53

MARTINIQUE et GUYANE

Service Régional de l'Archéologie

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

1 9 9 1

MARTINIQUE

Administration

François Rodriguez-Loubet
Thierry Dorival
Jenny Sylvanielo

Conservateur régional de l'archéologie
Adjoint au conservateur régional (ingénieur de recherche)
Secrétariat-comptabilité

Recherches terrestres, maître d'œuvre : CERA

(Centre d'Études et de Recherches Archéologiques – Association de loi 1901 parrainée par le Département et la Région)

Danièle Lavallée
Pierre Becquelon
Eric Taladoire
Nicole Andrieu
Merlande Saturnin
Colette Leton
Serge Veuve
Nathalie Vidal
Anne-Marie Brot
Jocelyne Rosemain
Maryse Agricole

Présidente
Premier vice-président
Second vice-président
Trésorière
Secrétaire générale
Archéologue responsable de projet
Archéologue responsable de projet
Archéologue responsable de projet
Documentaliste
Secrétaire-documentaliste
Comptable

Recherches sous-marines, maître d'œuvre : GRAN

(Groupe de Recherche en Archéologie Navale)

Max Guérout
Marc Guillaume

Vice-président
Archéologue responsable de projet

GUYANE

Administration

François Rodriguez-Loubet

Conservateur régional de l'archéologie
remplacé à partir du 01/01/92 par Guy Mazière

Recherches terrestres, maître d'œuvre : AFAN

(Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales – convention MCC, EDF, Région)

Philippe Nowacki-Breczewski
Olivier Puaux

Archéologue responsable de projet
Archéologue technicien

Bilan et orientation
de la recherche archéologique

1 9 9 1

Le changement dans l'approche
des phénomènes archéologiques

Depuis les années 1970 jusqu'à la création d'un service permanent en 1987, les fouilles « privées », se sont essentiellement intéressées aux vestiges précolombiens et, parmi ceux-ci, aux productions les plus appropriées à la constitution de collections muséographiques. Contrairement aux sites néolithiques, largement exploités sur cette base, les sites historiques ont été très peu touchés. La nouvelle orientation donnée par le service et par les professionnels de l'archéologie chargés des nouveaux travaux de recherches a permis de redresser progressivement une situation qui s'est stabilisée en 1991, sur le plan réglementaire et scientifique. Les fouilles sont exécutées désormais sous la direction d'archéologues et de techniciens professionnels, avec l'aide bénévole d'amateurs intégrés dans les équipes et suivant leurs compétences particulières. L'introduction de l'interdisciplinarité a renforcé et amplifié l'orientation scientifique ainsi acquise. L'étude du passé de la Martinique intéresse également les ethnologues, historiens, géographes, sédimentologues, biologistes, etc., qui participent activement à la reconstitution progressive des interactions entre l'homme et son milieu insulaire, du Paléolithique (« archaïque ») jusqu'à l'éruption de la Montagne Pelée, en 1902.

Les Antilles, de l'isolement
à la mise à sac

Le « cinquième centenaire de la rencontre des deux mondes » fournit à l'archéologie le moyen d'apporter ses résultats et de les comparer à ceux d'une histoire dont chacun sait qu'elle a été écrite par les conquérants et donc à leur avantage. Avant l'arrivée de Colomb, les Antilles constituaient une sorte de résumé des civilisations qui s'étaient développées au nord et au sud du continent américain : un état synthétique de 30 000 ans d'évolution, une symbiose culturelle et ethnique dont la position géographique avait joué un rôle important. Devenues carrefour des quatre continents avec l'arrivée des européens, des africains et des asiatiques, les îles d'Amérique ont été le théâtre d'un des plus grands bouleversements de l'histoire universelle. Celui-ci s'est accompagné de profondes altérations du milieu naturel. En favorisant l'interdisciplinarité autour de l'étude des phénomènes de civilisations et de leur impact sur

l'environnement, les interactions sont mises en lumière. En cela, nous avons choisi de nous situer comme discipline intermédiaire entre les sciences humaines et les sciences de la nature et non plus comme auxiliaire de l'histoire. Cette attitude théorique sous-tend toutes les recherches menées en Martinique.

Les méthodes et les moyens
mis en œuvre

Dans les sites connus, les décapages fins de grandes superficies, avec récupération de tous les vestiges sont désormais la règle sur l'ensemble des chantiers en Martinique. L'analyse et l'exploitation des données obtenues se fait en collaboration avec d'autres spécialistes, pour l'étude de la pédogenèse des sites, des témoins biologiques et des vestiges culturels qui leur sont associés. Parallèlement, et en l'absence de terminal DRACAR, l'inventaire des sites est enrichi en permanence par l'apport de données issues des fouilles et des sauvetages urgents, sur un matériel informatique spécifique. Ceci exclut, hélas, toute possibilité d'échange d'informations avec d'autres régions disposant de sites comparables, notamment pour la période industrielle. La poursuite des prospections en vue d'enrichir la carte archéologique et de disposer des données nécessaires à la préparation des POS a recours à la télédétection, grâce à un accord scientifique passé avec l'URA 141 du CNRS (Yves-François Thomas). Le traitement des images SPOT est complété, à titre expérimental, par des observations sur photos aériennes numérisées de l'IGN. L'identification du paléoenvironnement, son évolution pendant le quaternaire et son utilisation par l'homme depuis l'holocène font l'objet de ces études en vue d'établir le schéma diachronique des modèles d'occupation humaine. L'habitat en bordure d'estuaire, privilégié en milieu insulaire, a déjà fait l'objet de synthèses publiées dans les revues créées à cet effet (« CARIBENA », – Cahiers d'Études Américanistes de la Caraïbe – et « Patrimoine Archéologique de la Martinique »).

Les difficultés et les objectifs pour 1992

Alors qu'aucun site n'avait été protégé en 1987, quinze bénéficient désormais de classements ou d'inscription à l'ISMH. Néanmoins, la participation des Monuments

MARTINIQUE

BILAN SCIENTIFIQUE

Bilan et orientation de la recherche archéologique

1	9	9	1
---	---	---	---

Historiques au titre des études, de la consolidation et de la mise en valeur n'a jamais été obtenue, l'ensemble étant toujours à la charge de l'archéologie et, surtout, des collectivités locales. De la même manière, les travaux de restaurations entrepris par les Monuments Historiques demeurent isolés, sans coordination ni complémentarité avec les recherches archéologiques. Celles-ci se poursuivent donc, avec de nombreux partenaires institutionnels parmi lesquels il convient de signaler, au ministère de la Culture, le Bureau de l'Ethnologie et la Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites, ailleurs, l'Université des Antilles et de la Guyane (lettres et sciences humaines), l'ORSTOM (pédologie), le Muséum National d'Histoire Naturelle, le CNRS (URA 132 et URA 141), etc. L'objectif majeur de 1992 est de réaliser les premières synthèses interdisciplinaires, en particulier l'occupation préhistorique des estuaires et leur paléoenvironnement ; les installations industrielles

anciennes et leur rôle dans l'urbanisation du littoral. Autour de cet objectif, les travaux de recherches sur le terrain vont bénéficier de moyens de protection accrus contre les déprédations et les intempéries, ce qui permettra d'amplifier les surfaces étudiées et de poursuivre leur mise en valeur au bénéfice du public local et touristique. Ambassadeurs de la France dans les Amériques, les Départements d'Outre-Mer sont aussi les dépositaires d'une longue et complexe trajectoire historique qui lie entre eux tous les continents. Au-delà de la « Rencontre des Deux Mondes » dont le demi-millénaire sera commémoré par l'ouverture de nouveaux sites à la visite, par plusieurs expositions et par des publications, les mondes africain et asiatique seront également représentés, grâce aux découvertes récentes de Fond Saint-Jacques, dont l'exploitation se poursuit normalement, et par le biais de la première grande prospection systématique qui va se dérouler en 1992.

Résultats scientifiques significatifs

1 9 9 1

L'essentiel des travaux archéologiques en Martinique se développe autour de quatre chantiers terrestres, fonctionnant tout au long de l'année et ouverts presque simultanément à partir de 1988, et de divers sites sous-marins dont la prospection est en cours, parallèlement aux premières fouilles systématiques. Le site d'archéologie urbaine et portuaire de Saint-Pierre, ville fondée en 1635 et détruite par une éruption volcanique en 1902, fait l'objet d'un programme d'études original, en collaboration avec le CNAU et le CNRS (URA 141). Le lieu de naufrage du *Cygne*, brick coulé en 1808 par une attaque anglaise, est le premier site sous-marin ayant fait l'objet de fouilles scientifiques dans notre région. Les sites d'archéologie industrielle de Fond Saint-Jacques et de Crève-Coeur sont étudiés avec la participation de l'université des Antilles-Guyane, tandis que le site néolithique de la Plage Dizac entre dans le cadre d'une étude globale avec l'université de Paris I (CRAP) sur la préhistoire des Antilles. Ces collaborations ont permis de progresser dans la connaissance grâce à une exploitation plus efficace des informations obtenues par les études en archives (BN et AOM à Aix-en-Provence), les travaux de télédétection (traitement d'images SPOT), le traitement informatisé de données de fouilles et de données descriptives de matériaux (logiciel *Archéomat* développé localement et la constitution d'une base documentaire qui intègre désormais les aspects iconographiques, bibliographiques et réglementaires (statut, cadastre, protections, projets de mise en valeur, etc.) de l'ensemble des sites connus dans la région.

Les résultats obtenus, dans ce domaine encore nouveau de l'archéologie des Antilles françaises, par les archéologues du CERA (Centre d'Études et de Recherches Archéologiques) et du GRAN (Groupe de Recherches en Archéologie Navale) montrent, pour la période historique, les liens importants qui unissent la métropole à l'outre-mer américain et les transferts de technologie qui se sont effectués, depuis le XVII^e siècle, dans ce contexte géographique particulier. Ainsi, pour les habitations sucrières, l'évolution des sources d'énergie (moulins à eau, à bêtes, à vent, puis à vapeur) utilisant des meules verticales, les « rolles » montrent une synthèse étonnante entre les techniques européennes et américaines, dont on commence à apprécier de plus en plus la valeur comme facteur de progrès et d'échanges entre l'Europe et les Amériques. Pour les étapes les plus anciennes, des informations encore très préliminaires

mais tout à fait nouvelles ont pu être obtenues sur le commerce triangulaire entre la France, l'Afrique de l'ouest et les colonies d'Amérique. Celles-ci concernent en particulier l'esclavage et les conditions de son évolution concrète dans le contexte historique des XVII^e et XVIII^e siècles, ainsi que certains aspects matériels du commerce en général, à ces époques.

Par ailleurs, l'importation d'un modèle urbain français du XVII^e siècle aux Antilles constitue un phénomène dont on commence à comprendre avec quelles difficultés il a été résolu par les ingénieurs et architectes militaires. Les méthodes de construction et, surtout, les systèmes de voirie et d'adduction d'eau témoignent, à Saint-Pierre, de l'application de principes fort élaborés, hérités, certes, d'une tradition classique, mais ouverts également à l'empirisme imposé par des conditions climatiques et géologiques très éloignées de celles du modèle original. La maîtrise des eaux de ruissellement est de ce point de vue exemplaire : les solutions ne se contentent pas d'être efficaces, elles sont également élégantes en dotant la ville d'un réseau complexe de bassins, citernes, jets d'eau et cascades qui en font probablement une des villes les mieux équipées de France en eau courante, au XVIII^e siècle. Les fouilles et sondages dans le tissu urbain indiquent, à côté des nécessaires tâtonnements, l'existence de solutions qui correspondent à des choix d'ensemble. Ceux-ci révèlent une connaissance remarquablement perspicace et approfondie des ressources de la topographie permettant d'utiliser la gravité à son plus haut degré de rendement. Le passage du militaire au civil et les effets de la Révolution semblent avoir eu d'importantes conséquences, à la fois sur la redistribution des rôles joués par les différents quartiers qui avaient été fondés dès la fin du XVII^e siècle et, comme on s'en doute, sur l'espace occupé par les institutions religieuses (jésuites, dominicains, franciscains, ursulines, etc.) et la réutilisation de leurs domaines, très vastes, à l'intérieur de la ville. De nombreuses informations restent encore à obtenir à l'occasion des prochains travaux de sondages sur cette « première cité française des Amériques », qui a donné naissance à la société antillaise actuelle.

À quelques kilomètres au nord de Saint-Pierre, la fouille de l'épave navale du *Cygne* a fourni une collection

Résultats scientifiques significatifs

1 9 9 1

de matériaux divers et rares dont l'étude et la conservation sont en cours. Malgré la faible profondeur et l'exposition aux courants et aux cyclones, il semble que la structure en bois de cette épave soit encore relativement importante. Les vestiges récupérés lors du premier sondage, de même que la présence constatée à cette occasion de la quasi totalité des caronades portées par le vaisseau, paraissent indiquer un potentiel d'études important. Il convient, par ailleurs, de rappeler que ce site est le premier à faire l'objet de fouilles menées de façon scientifique, en Martinique. D'ores et déjà, les conditions du naufrage commencent à être mieux connues, à la lumière des premiers travaux réalisés.

D'autres épaves navales ont été découvertes à l'occasion de l'inventaire en cours sur les côtes de la Martinique. Les résultats détaillés de ces différents travaux relèvent de la compétence du Département des Recherches Archéologiques Sous-marines. Ils seront donc publiés séparément par celui-ci. Progressivement, c'est tout un pan de l'histoire de l'île qui réapparaît, apportant des précisions nouvelles sur la nature des cargaisons, l'évolution des techniques et les événements qui font l'objet des recherches en archives.

Enfin, les aspects préhistoriques ont bénéficié en 1991 d'une étude malacologique exhaustive permettant d'aborder tout un secteur encore ignoré du site néolithique du Diamant. Les premiers résultats révèlent une occupation en continu, par des groupes culturellement homogènes, ce qui est en contradiction avec les interprétations accréditées à ce jour et dues aux fouilles menées par les précédentes équipes, non professionnelles. Il semble que les méthodes de fouilles par niveaux artificiels

de 20 cm utilisées lors des précédentes recherches soient à la base de ce problème, entraînant une appréciation discutable des couches archéologiques fort difficiles à déceler, il est vrai, dans ce sol essentiellement sableux. Le problème posé par la technique de fouilles en niveaux artificiels n'est pas nouveau. Les décapages fins, au pinceau, sur 80 m², ont donc attesté la présence de groupes humains dont les activités de pêche et de cueillette étaient aussi importantes que celles relevant de l'agriculture. Par ailleurs, on ne remarque aucune rupture dans leur évolution, contrairement à ce qu'avaient pu penser, en attribuant les derniers niveaux d'occupation à la présence d'envahisseurs caraïbes, les premiers amateurs ayant fouillé le site. Comme conséquence essentielle, il ressort que les groupes d'agriculteurs néolithiques se sont probablement mélangés, comme le laissent entendre leurs étonnantes panoplies en coquillage travaillé, aux groupes archaïques de chasseurs-cueilleurs occupant antérieurement l'île.

Au total, après le lancement des opérations de fouilles terrestres en 1989 et sous-marines en 1990, les résultats fournis par les premiers sites martiniquais ayant fait l'objet d'études scientifiques à moyen terme sont extrêmement positifs. Ils amènent, d'une part, à reconsidérer les acquis antérieurs sur le peuplement des Antilles au cours du Néolithique et, ce qui n'est pas moins important, à accorder un regard neuf à l'évolution des techniques industrielles françaises des XVII^e et XVIII^e siècles, dans les îles d'Amérique. Ceci dans le cadre de la formation de la société créole actuelle et en concurrence avec l'Angleterre et les États-Unis. L'ensemble amène enfin à s'interroger sur les phénomènes de mélanges culturels et ethniques (historiques mais aussi, on l'a vu, préhistoriques), qui ont été essentiels dans la formation des vieilles traditions antillaises.

Bilan et orientation de la recherche archéologique

L'administration de l'archéologie en Guyane.

L'année 1991 marque une étape de transition en Guyane, dans la mesure où la nouvelle réforme des statuts des conservateurs régionaux de l'archéologie permet la mise en place d'un responsable à temps plein, dans cette région.

Jusqu'à ce jour, en effet, la Guyane a connu des directeurs des antiquités indemnitaires. (1972-73, J.F. Turenne (ORSTOM) ; 1974-75, D. Groene (ORSTOM) ; 1976-86, J.M. Moreau, ABF), puis une situation particulière puisque, à partir du premier octobre 1986, le directeur des Antiquités de Martinique, François Rodriguez Loubet, à la demande du ministère de la Culture, assumait également la charge de directeur des Antiquités de Guyane. Après diverses négociations qui ont duré environ trois ans, ce n'est que courant février 1990 que les locaux de l'archéologie occupés par les services de l'ABF et par l'Association Guyanaise d'Archéologie ont été libérés puis remis au service. Ils ont été depuis totalement réaménagés, remis à neuf et équipés et abritent désormais les bureaux, la bibliothèque, et les laboratoires du service archéologique. Les collections provenant des fouilles menées jusqu'en 1987 par les amateurs-bénévoles y ont été rassemblées et rangées en attente de leur classement.

C'est donc à ce titre que nous rendons compte ici des travaux effectués au cours de l'année 1991, sans aborder les questions d'ordre général ni les aspects prospectifs qui sont désormais pris en charge par le nouveau responsable, monsieur Guy Maziere.

Les aspects scientifiques

Concernant l'archéologie en zone amazonienne, depuis les découvertes du Piaui au Brésil, on sait désormais que

l'ensemble du continent américain a été occupé en très peu de temps par l'homme, voici quelques 30 000 ans, du nord au sud. En Guyane, les recherches récentes ont cherché à combler les grandes lacunes chronologiques en faisant intervenir des archéologues professionnels, sans pour autant négliger les sites connus dont l'étude et la protection se sont poursuivies.

Une première convention a été signée, en 1989, entre l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales, Électricité de France et le Conseil Régional sur un projet de barrage hydroélectrique à Petit Saut, dans la commune de Sinnamary. Les deux archéologues, MM. Philippe Nowacki Breczewski et Olivier Puaux, recrutés par l'AFAN sur cette base ont commencé leurs travaux dès janvier 1990. La bonne marche du programme, grâce à leur dévouement et à leur efficacité, a permis d'amplifier l'équipe et d'obtenir des résultats de toute première valeur pour la connaissance de cette région française d'Amérique du sud et du continent lui-même.

Le nombre de sites précolombiens enregistrés a notablement augmenté (surtout les sites à polissoirs identifiés le long du fleuve Sinnamary), tout en fournissant des datations qui font reculer, jusqu'aux environs de 2 000 avant J.C., les occupations de sites à céramique. Quant aux sites historiques ils ont également fait l'objet d'études et de relevés détaillés. Un de leurs intérêts majeurs réside dans leur originalité : orpaillage, baigne, exploitation du « roucou » au XVIII^e siècle (colorant végétal, utilisé actuellement dans l'industrie alimentaire et hérité des populations amérindiennes). Les habitations sucrières, par ailleurs, y sont aussi bien représentées qu'aux Antilles.

De nombreux sauvetages urgents ont été menés, depuis 1987, dans diverses communes du département et à Cayenne même. Les aménagements nouveaux liés au développement des infrastructures de toutes sortes appellent de plus en plus ce type d'interventions.

Résultats scientifiques significatifs

1 9 9 1

Les travaux effectués en 1991 ont fait apporté des informations inédites sur la durée et les modalités de l'occupation précolombienne dans la région, ainsi que des données complémentaires utiles à la connaissance et à la préservation de sites historiques. Le caractère encore récent de ces travaux ne permet pas de fournir une information détaillée sur leurs résultats. Il convient toutefois de signaler que les analyses de matériaux ont d'ores et déjà montré l'existence de traditions céramiques plus complexes que celles qui avaient pu être identifiées à ce jour. La collaboration entamée avec le Centre ORSTOM de Bondy devrait apporter à l'avenir des données fondamentales pour l'élaboration d'un schéma d'évolution régional comprenant les références nécessaires au lancement de programmes thématiques et de prospection.

Par ailleurs, les recherches encore très ponctuelles menées à l'intérieur des terres, notamment sur l'inselberg de la Trinité, en pleine forêt amazonienne, montrent de nettes différences avec les zones littorales. Là encore des dates d'une remarquable ancienneté pour un site céramique, d'environ 2 000 av. J.C., ont été obtenues en contexte contrôlé.

Concernant l'histoire, le site de Moulin à Vent, à Remire, indique les difficultés d'installation que pouvaient rencontrer certains petits planteurs de canne dans un environnement où la technologie sucrière importée des Antilles pouvait se révéler totalement inappropriée.

De façon très préliminaire, il est utile de signaler l'intérêt des nouvelles datation C 14 obtenues en contexte stratifié bien contrôlé, qui indiquent l'établissement de groupes humains en bordure du fleuve Sinnamary aux alentours de 2000 av. J.C. Leur céramique très évoluée laisse présager l'existence de sites du même genre probablement plus anciens que la suite des recherches tentera de retrouver. Le site de la Sablière, de son côté, a montré l'extraordinaire richesse de formes et de décors que l'on peut trouver en Guyane dans les zones pré-littorales, tout en fournissant de nouveaux arguments en faveur d'activités d'échanges et de commerce qui demeurent encore assez mal documentées. D'une manière générale, les assemblages lithiques rencontrés sont constitués d'éclats de morphologie variable et d'outillage poli destiné au travail du bois. Ils demeurent dans la tradition générale de l'Aire Amazonienne.

D'une manière générale, l'une des particularités des recherches menées en Guyane réside dans les occasions de travail en interdisciplinarité dues à la volonté des chercheurs de collaborer en vue d'une meilleure connaissance des relations entre l'homme et l'un des milieux les plus complexes et les plus riches du globe. On peut noter à ce sujet l'intérêt des découvertes de sites d'occupation humaine en zone côtière, tel celui de La Sablière par exemple, qui apportent des informations sur l'amplitude et la chronologie des phénomènes de transgression-progradation marines liées aux gigantesques sédimentations dues aux courants qui font remonter les alluvions charriées par l'Amazone le long des côtes de l'Amérique du Sud.

HISTOIRE ET PRÉHISTOIRE MARTINIQUE et GUYANE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

**Tableau de présentation générale
des opérations autorisées**

1 9 9 1

	MARTINIQUE		GUYANE		TOTAL DES DEUX RÉGIONS	
	AP	AH	AP	AH	AP	AH
SONDAGE						
SAUVETAGE URGENT	1	4	2	1	3	5
SAUVETAGE PROGRAMMÉ	1	4	1		2	4
FOUILLE PROGRAMMÉE						
RELEVÉ D'ART RUPESTRE						
PROSPECTION THÉMATIQUE		5				5
TOTAL	2	13	3	1	5	14
PROSPECTION INVENTAIRE	1				1	
TOTAL GÉNÉRAL	16		4		20	

HISTOIRE ET PRÉHISTOIRE MARTINIQUE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

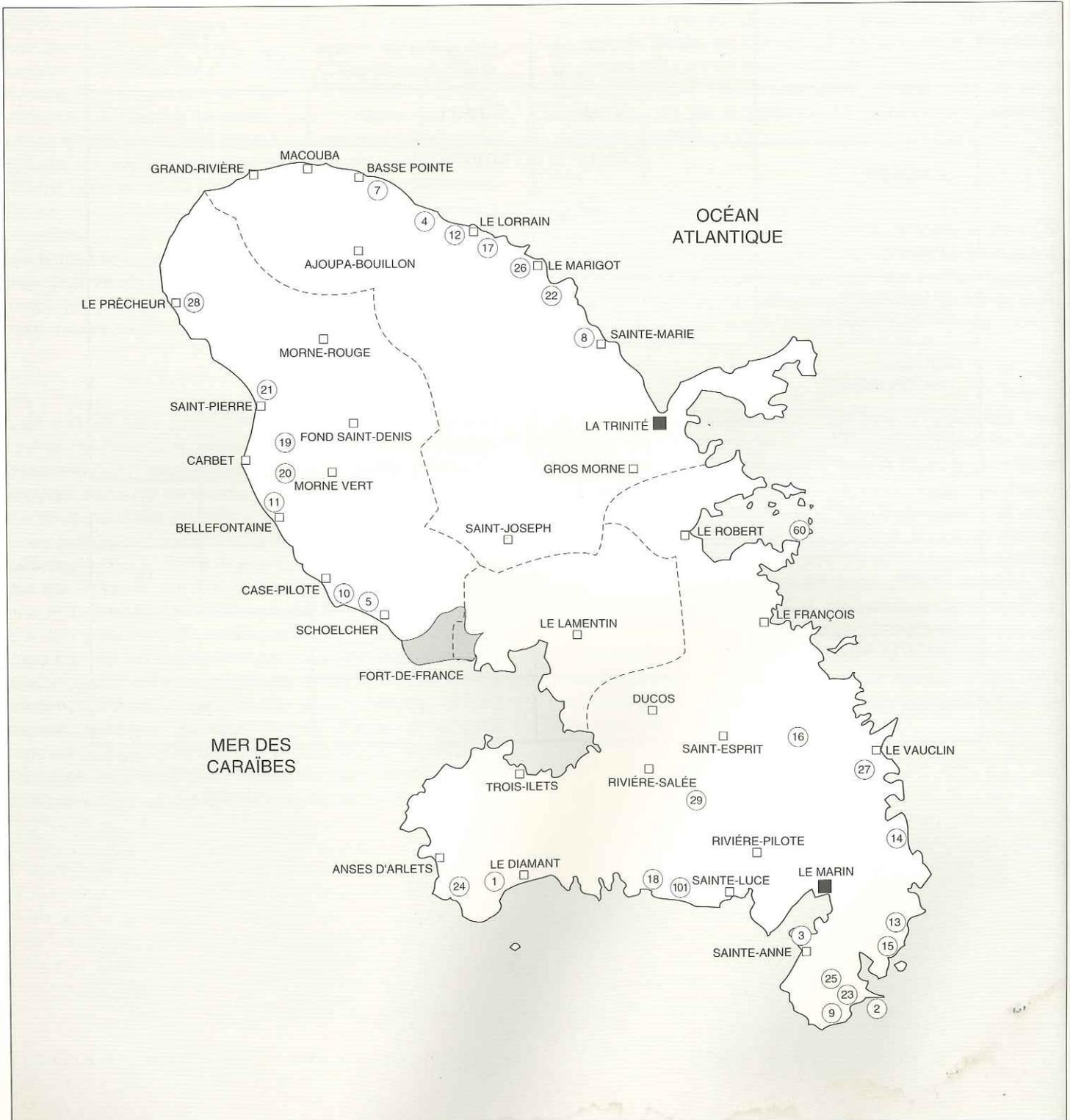


fig. 1 Carte des sites préhistoriques de la Martinique

SAINTE-ANNE
Crève-Cœur

N° 97 227 060 AH

Fouille programmée
Jean-Baptiste BARRET

La fouille de quatre grandes structures a permis de mettre en évidence la fonction des principaux bâtiments de l'ancienne sucrerie, pour lesquels on ne disposait jusqu'à lors d'aucune information, malgré nos recherches en archives. Sous une fine couche de terre noire et de résidus végétaux, le premier niveau archéologique est entièrement constitué, sur une épaisseur de 10 à 15 cm, des tuiles brisées provenant de l'effondrement des anciennes toitures. Au-dessous se trouve un niveau de terre battue contenant peu de vestiges (quelques traces de chaux ou de matériaux céramique). Des vestiges de charpente sont apparues au fond de la structure 4. Dans la première structure, au sud d'un amas de pierres éboulées, la fouille a révélé des murets hauts de 100 cm. Leur soubassement repose directement sur le tuf de la roche mère. La stratigraphie de la coupe nord du sondage montre cinq couches différentes. La première est constituée de gravats et de terre mêlés contenant des fragments de tuiles de la toiture. Elle est épaisse de 40 cm au maximum ; la seconde, épaisse de 30 cm, est une couche d'argile avec des restes de maçonnerie (fragments de matériaux céramiques ou d'enduit de chaux). La troisième couche est plutôt une lentille de gravats, épaisse de quelques centimètres seulement. La quatrième est un autre niveau d'argile semblable à celui de la deuxième. La dernière est constituée d'argile rouge qui est un horizon d'altération du substrat rocheux. En étendant la fouille vers l'ouest nous avons mis au jour les restes d'un caniveau (structure 2) qui suit toute la longueur du mur sud du bâtiment. Dans la partie fouillée, il a une longueur actuellement visible de 14 m, pour une largeur moyenne de 1,40 m. La rigole est profonde de 15 cm et n'est séparée de la base du mur sud du bâtiment que de quelques centimètres. La partie qui recevait le liquide était recouverte d'un enduit lissé fait à partir d'un mélange de chaux et de brique pilée, sans doute pour obtenir une meilleure résistance à l'humidité. La structure 3 est une grande plate-forme rectangulaire, plus haute que le niveau du sol d'une vingtaine de centimètres. Elle est organisée d'une manière symétrique.

Il s'agit encore d'un ensemble de caniveaux ou plutôt de petites rigoles. Ses dimensions sont de 2,80 m de largeur (dans l'axe nord-sud) pour une longueur de 7 m. La surface de la structure étant plate on distingue parfaitement les rigoles s'inclinant vers la rigole centrale. Chacune mesure de 30 à 40 cm, pour une longueur de 250 cm. La structure 3 est entièrement en maçonnerie de moellons liés avec un mortier de chaux, l'ensemble étant recouvert d'un enduit de chaux lissé assez épais (2 ou 3 cm) renforcé par des fragments de tuile ou de céramique. La partie visible de la structure repose sur un soubassement de maçonnerie d'une épaisseur de 40 à 50 cm.

La structure 4 est un caniveau orienté ouest-est avec son système d'écoulement. La partie visible est collée au mur nord du bâtiment. Sa largeur totale est de 340 cm pour une longueur mise au jour de 220 cm environ (est-ouest). Nous avons dégagé une surface recouverte d'un enduit lisse, large de 360 cm à 120 cm. Cette partie enduite est donc la fin d'un caniveau qui a une profondeur de 20 cm. Le bout est du caniveau est caractérisé par un alignement de grosses pierres, au centre duquel se trouve un fragment de tuile canal par laquelle devait transiter le liquide circulant dans le caniveau. Devant cette tuile d'écoulement se trouvait une dépression profonde de 1 m par rapport au niveau de la tuile canal. Elle traverse donc le substrat argileux sur lequel repose le niveau du sol archéologique ; le socle de roche basaltique a, quant à lui, été creusé de 30 cm environ pour que la dépression ait la profondeur voulue. Nous avons pu observer que le mur nord du bâtiment reposait directement sur le socle rocheux et que celui-ci ne semble pas avoir reçu d'aménagements particuliers.

La fouille du bâtiment B a permis d'expliquer le fonctionnement de l'équipage de Crève-Cœur et de la sucrerie. Dans le bâtiment D, elle a révélé l'existence de structures qui restent encore à identifier avec précision. C'est surtout dans le bâtiment B qu'a été mis en évidence le



fig. 2 L'ouvrage n° 4 où se trouvait le foyer.

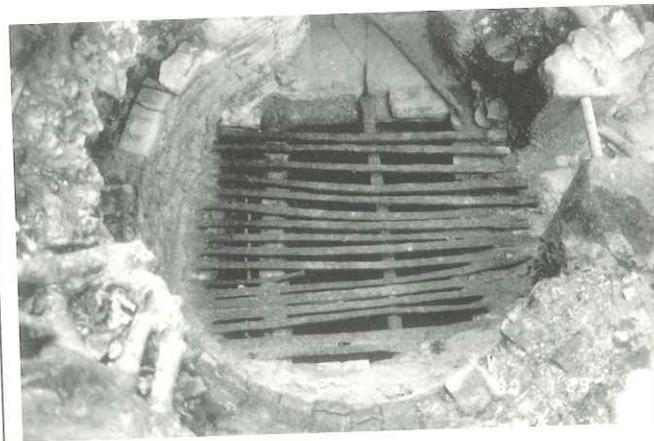


fig. 3 La grille de l'ouvrage n° 4 sur la quelle se trouvait le feu.

caractère « artisanal », dans le bon sens du terme, de la construction. Il paraît clair, aujourd'hui, que l'état financier de l'habitation, les usages des différentes époques et le savoir-faire des chefs de chantier successifs, sont intervenus dans la conception des bâtiments. Les matériaux réutilisés ou introduits lors des entretiens-améliorations dans les structures sont la preuve que ces conceptions ont évolué au fil des ans et des réparations. Le dernier gros investissement dans le bâtiment B

semble être l'aménagement de l'équipage tel qu'il est aujourd'hui. Tout ce qui a été ajouté par la suite n'a pu être l'envergure de cet aménagement initial mais semble plutôt constituer de petites réparations ayant pour but de palier l'érosion tout en demeurant le plus économique possible. Par ailleurs, nous avons pu remarquer que le site n'avait pas été abandonné tel quel mais après récupération complète de tout ce qui pouvait encore servir.

SAINTE-MARIE
Fond Saint-Jacques

N° 97 230 04 AH

Fouille programmée
Colette LETON

Le milieu du XIX^e siècle ouvre une nouvelle page dans l'histoire du sucre. Les nouvelles techniques apportées par la « révolution industrielle » entraînent de nombreux changements dans son traitement et, peu à peu les habitations sucreries se transforment en usines centrales. Les premières font leur apparition vers 1845 et traitent la canne à sucre qui leur est apportée par les colons. Ce nouveau système nécessite l'utilisation de matériel et d'installations nouvelles, ainsi qu'un aménagement différent de l'espace. Fond Saint-Jacques n'échappe pas à la règle et se transforme donc en usine centrale dès 1893, comme l'on montré les fouilles menées cette année sur le domaine, dont les informations ont été corroborées par de nouvelles découvertes en archives.

Les fouilles de 1991 ont porté sur les structures situées dans la partie sud-ouest de l'habitation, entre la sucrerie et le moulin.

La découverte de cet ensemble, qui correspond sans aucun doute à une partie de l'ancienne usine centrale, est d'une importance majeure pour la connaissance de l'évolution réelle des techniques sucrières aux Antilles. Si toute la machinerie servant au fonctionnement de cette usine n'a pas été retrouvée, en revanche ont été mis au jour les vestiges des fosses d'engrenage dans lesquelles était installée la machine à vapeur. Il y aurait eu, d'après l'acte de vente de 1904, deux moulins Fletscher. Sur le terrain il apparaît que ceux-ci étaient situés de part et d'autre d'une plate-forme de briques et de pierres. L'espace fouillé durant cette campagne représente une surface de 150 m².

La première structure est une sorte de mur à trois pans visibles, long de 5,16 m et haut de 1,48 m, dont chaque face est ponctuée par un décrochement de 37 cm de large, qui servait de support aux machines. Au sud-est, ce mur est limité, à 53 cm au-dessus du sol, par un pavé long duquel court une rigole de 9 cm de largeur,

sur une longueur de 5,70 m. A l'ouest il forme un des côtés de la fosse n° 5. Ce mur, construit en maçonnerie (moellons), a été, à un moment de l'histoire du site, comblé par de la terre et des blocs de pierre. Sa base, surtout à l'angle, est constituée d'une assise de briques sur à peu près 40 cm de haut et 50 cm de long. La rigole se termine, côté sud, par une sorte de plate-forme à laquelle on accède par trois petites marches : là se tenait probablement l'ouvrier chargé de la surveillance des machines. Tout le côté est de cette rigole représente un grand espace pavé de moellons. Il est situé au même niveau que la route qui passe au sud du domaine à environ cent mètres, et qui conserve encore aujourd'hui son pavage d'origine.

La deuxième structure comprend huit fosses (quatre d'un côté et quatre de l'autre) disposées perpendiculairement de part et d'autre d'une surface recouverte de briques ou de pierres. Ces cuves sont de profondeur à peu près égale mais de longueur et de largeur variables. Sur les murets qui les séparent, s'alignent des cavités carrées de 30 cm de côté, entourées de briques : il s'agit de trous de très grands boulons auxquels correspondent, dans le bas de la fosse, des ouvertures permettant leur fixation.



fig. 4 Brique estampée, L : 22,7 cm ; l : 11,4 cm ; h : 6,6 cm

MARTINIQUE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

	FOSSE N° 1	FOSSE N° 2	FOSSE N° 3	FOSSE N° 4
		Séparée de la première par un muret de 48 cm		Cette fosse est située près du moulin
Longueur	4,44 m	4,04 m	3,36 m	2,82 m
Largeur	40 cm	44 cm	60 cm	1,50 m
Hauteur	1,84 m	1,87 m	1,89 m	1,89 m

Les fosses qui suivent se situent en face des précédentes, dans la partie nord de l'ensemble fouillé. Là était probablement installé le second moulin Fletscher dont il est fait état dans l'acte de vente.

	FOSSE N° 5	FOSSE N° 6	FOSSE N° 7	FOSSE N° 8
Longueur	3,30 m	3,12 m	4,14 m	3,48 m
Largeur	1,44 m	60 cm	44 cm	40 cm
Hauteur	1,83 m	1,83 m	1,84 m	1,85 m

La structure de la fosse n° 9 est tout à fait indépendante des huit fosses décrites précédemment car, bien qu'elle soit située entre la sucrerie et le moulin, elle est cependant isolée au nord de ce dernier.

	FOSSE N° 9
Longueur	3,67 m
Largeur	85 cm
Hauteur	1,26 m

Le matériel recueilli durant cette campagne de fouilles est moins important que les années précédentes. Il concerne surtout le métal qui constitue la majorité des objets, la céramique – principalement des briques – et de la vaisselle en porcelaine. Les briques estampées portent le nom de fabricants locaux « Du Chaxel » et « Trois-Ilets », comme la majorité de celles qui ont été retrouvées à ce jour. La vaisselle en porcelaine apparaît, elle, en très faible quantité, de même que quelques fragments de pipes hollandaises. Largement majoritaires, les objets en métal sont représentés par des boulons, des plaques, des clous, des fers à mulet, des tiges et par quelques ustensiles informes, totalement oxydés.

LE DIAMANT

N° 97 223 001 AP

Fouille programmée

Nathalie VIDAL

La seconde campagne de fouilles du Diamant a commencé en mars pour se terminer au mois de mai. Cinq décapages ont été réalisés sur 40 m² environ (le couloir 1 avait été utilisé pour des sondages en escalier l'année précédente : sondages que nous avons récupérés au fur et à mesure de nos décapages jusqu'à l'unité E1 située à - 63 cm du niveau du sol actuel). A la lumière des études précédentes nous avons formulé quatre propositions que nous nous proposons de tester dans la suite de nos travaux :

1. On ne remarque pas de rupture, ni chronologique, ni culturelle, entre ce que l'on a appelé à ce jour le matériel « Saladoïde Insulaire » et les vestiges « Caraïbes » sur le site du Diamant. Il s'agit selon nous d'une occupation continue dans le temps dont les composantes restent à définir.
2. L'hypothèse encore en vigueur d'une occupation discontinue est probablement due à l'interprétation erronée des données apportées par la méthode de fouilles en niveaux artificiels utilisée par nos prédécesseurs.
3. Nous pensons que la méthode de décapage fin systématique avec un enregistrement précis (la dynamique des sols étant déjà un facteur difficile à contrôler en contexte sableux) est la seule qui amène à reconnaître l'évolution de l'occupation humaine avec ses composantes culturelles.
4. Une bonne connaissance de ce site peut favoriser une meilleure approche des autres sites connus attribués à ce jour à la même période d'occupation humaine.

Concernant l'organisation des fouilles, comme pour la précédente campagne nous avons procédé à un décapage fin de l'aire de fouille avec tamisage pour chaque unité. Un relevé d'altitude a été effectué pour toutes les unités après chaque nouveau décapage. Par ailleurs, suite aux destructions en partie dues au ruissellement

des eaux sous la bâche, nous avons été amené à traiter certaines unités (J2, I2, H2, G2, H2) en niveaux artificiels de 10 cm afin de pouvoir récupérer le matériel encore en place. La surface fouillée en décapage naturel a été de 38 m² avec relevés d'altitude à la lunette de chantier pour chaque unité et après chaque décapage, soit :

Décapage n° 3 : altitude moyenne de 168,6 à 173,1 cm

Décapage n° 4 : altitude moyenne de 170,5 à 181,1 cm

Décapage n° 5 : altitude moyenne de 184,3 à 188,6 cm

Décapage n° 6 : altitude moyenne de 194,5 à 198,9 cm

Décapage n° 7 : altitude moyenne de 199,4 à 204,5 cm

Les décapages 3 et 4 ont révélé la présence de quelques matériaux historiques ou contemporains, pour autant aucune différence notable dans le matériel ne permet actuellement d'isoler ou de différencier clairement un seul de ces niveaux.

Le matériel lithique retrouvé sur l'ensemble des décapages se compose essentiellement d'éclats de jaspe, de quartzite ou encore de roches volcaniques, de galets entiers ou fragmentés, de fragments de roches diverses et de ponce (manifestement utilisés pour polir ou abraser des objets), ainsi que d'outils polis tels que haches et herminettes.

Les vestiges de faune sont importants surtout pour les crustacés. Les ossements retrouvés comprennent des restes de tortues, de lamantins, de petits mammifères et de poissons.

En ce qui concerne les végétaux, les graines recueillies n'ont pu être identifiées : les bois se présentent essentiellement sous forme de charbon.

Pour le coquillage, nous pouvons constater que l'espèce *Strombus* s'accroît sensiblement au détriment du *Cittarium Pica*, espèce prépondérante dans les premiers

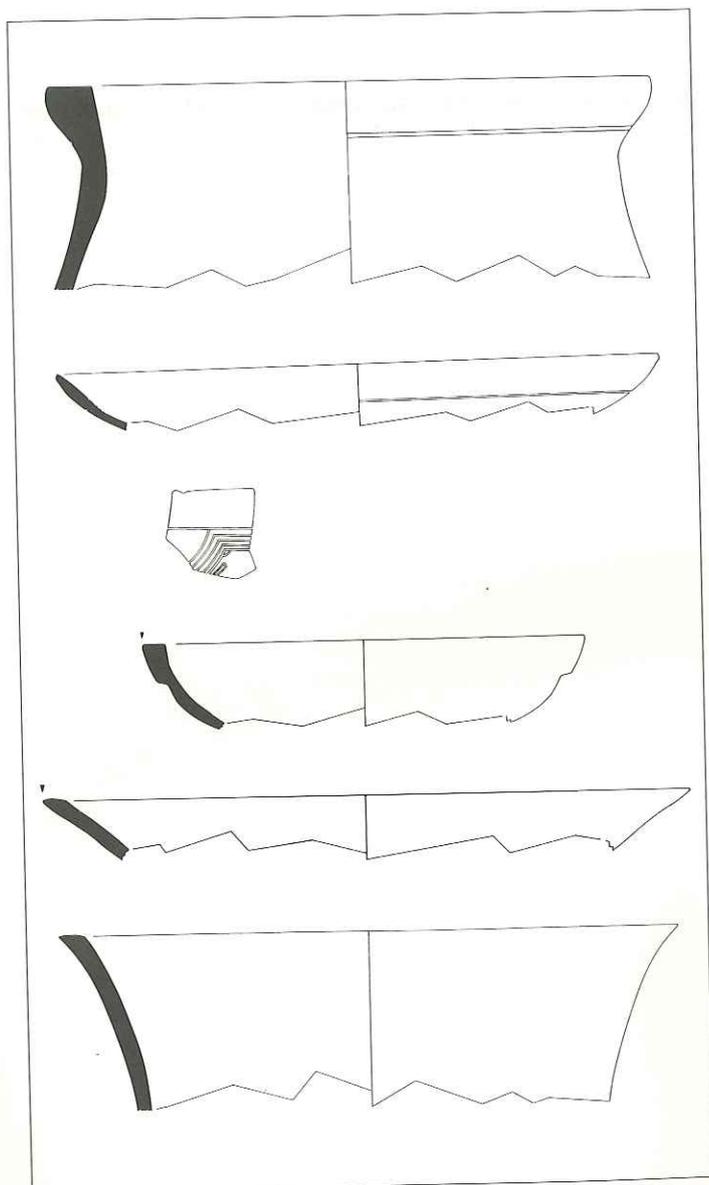


fig. 5 Céramiques du décapage n° 6.

décapages ; le nombre de *Strombus* entiers ne cesse d'augmenter graduellement jusqu'au dernier décapage. La seconde espèce qui semble disparaître de façon régulière en profondeur, est l'huître de palétuvier, *Crassostrea Rhizophoræ*. On peut se demander si ces variations ne sont pas dues aux modifications d'un environnement relativement instable, avec ses conséquences climatiques, voire culturelles.

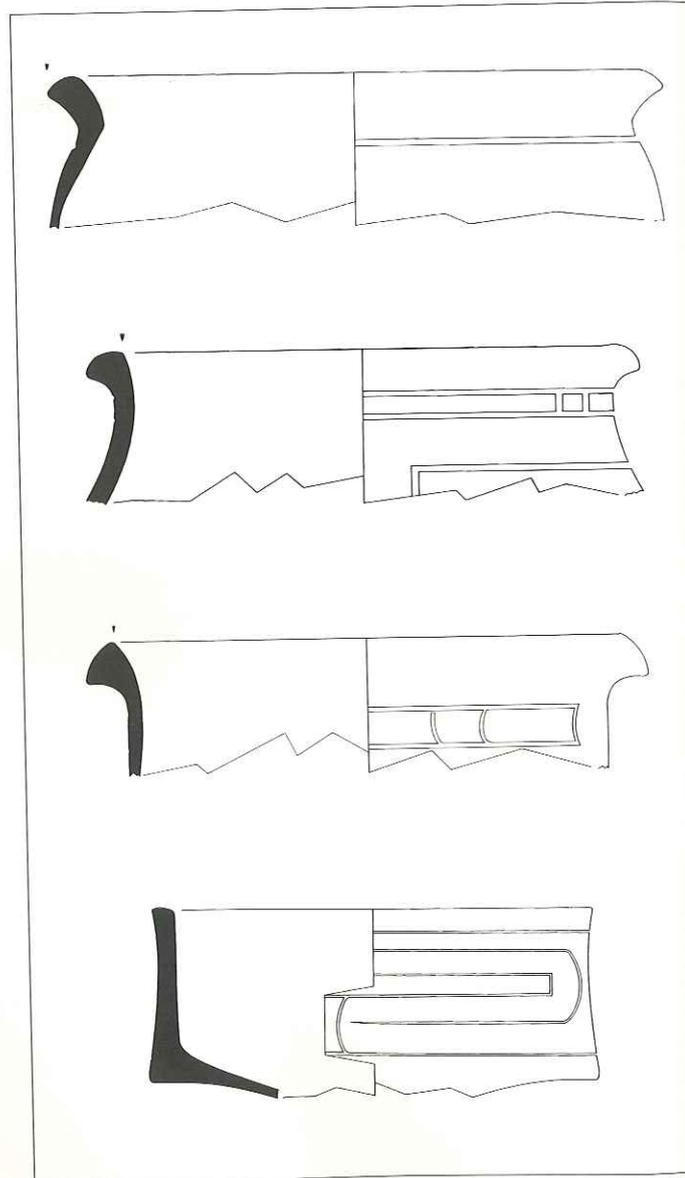


fig. 6 Céramiques du décapage n° 7.

Concernant la céramique, dans l'ensemble des cinq décapages les variations sur les divers types de décors ne sont pas très contrastées et les différences ne se mesurent que sur de faibles écarts de quelques pour cent seulement.

On note surtout l'augmentation progressive du nombre total de tessons récoltés depuis les premiers décapages jusqu'aux deux derniers. Il est intéressant aussi

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

remarquer que pour les décapages 6 et 7 les fragments de céramique atteignent facilement entre 10 et 15 cm, alors que, pour les décapages précédents, ils n'étaient le plus souvent que de quelques centimètres. L'analyse des décors indique d'une manière générale que les peintures étaient appliquées de préférence sur les bords, sur les cols et quelquefois sur les bases. Il en est de même des décors plastiques en creux. Les décorations plastiques en relief se trouvent principalement sur les anses, parfois sur les bords, et assez rarement sur les panses des vases. Enfin, les supports que nous avons pu recueillir ne sont jamais décorés. Ces constatations semblent récurrentes sur les cinq décapages pris individuellement.

Pour l'ensemble de ces décapages, les différents sols que nous avons pu dégager ne se différencient ni par leur couleur ni par leur texture. Nous avons pu toutefois remarquer, surtout après le décapage 3, que le niveau où se trouvent les céramiques posées à plat est souvent précédé d'une épaisseur contenant davantage de coquilles.

La nature même de ce sol très meuble en est peut-être responsable, certains objets comme les coquilles et les petits tessons pouvant migrer vers la surface au cours des tassements. Les traces de cendre et les quelques fragments de charbon de bois qui ont pu être retrouvés sur l'ensemble de la fouille montrent le lessivage progressif du sol par les eaux de pluie.

Les derniers décapages du site en 1992 fourniront les dernières données qui permettront de disposer enfin d'une référence stratigraphique totalement contrôlée, en Martinique, pour un site précolombien. Nous ne doutons pas de devoir, à cette occasion, réviser certaines de nos interprétations actuelles à propos de l'occupation de la Plage Dizac au cours des dix premiers siècles de l'ère chrétienne. Il nous paraît acquis, néanmoins, que cette occupation corresponde à l'évolution d'un groupe culture dont on perçoit clairement l'adaptation progressive à un environnement insulaire dont ils maîtrisent progressivement les remarquables ressources naturelles.

MARTINIQUE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

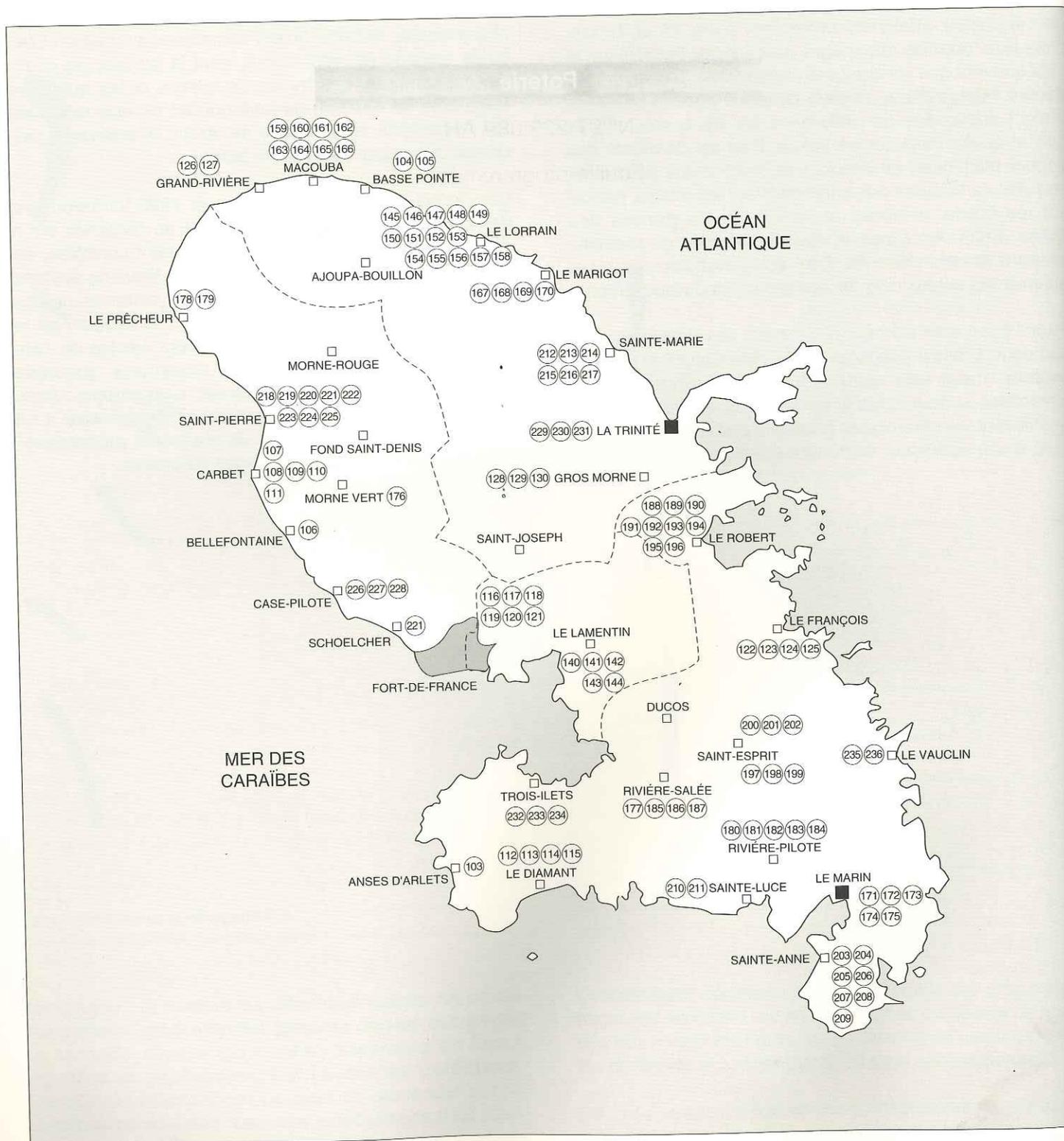


fig. 7 Carte des sites industriels de la Martinique.

TROIS-ILETS

Poterie

N° 97 229 089 AH

Fouille programmée

Suzannah England

Le but de notre étude est de démontrer, dans une perspective historique et archéologique, la chaîne opératoire de la fabrication de la Poterie aux Trois-Ilets, de 1700 à nos jours.

Nous avons choisi d'effectuer plusieurs sondages en différents points du site et de récolter suffisamment de matériels des différentes périodes et de leurs contextes culturels, afin de mieux comprendre le développement de la fabrication de la poterie locale

L'étude des fragments de céramique a fourni des indications qui nous permettront de reconstituer en détail la chaîne opératoire de la fabrication de la poterie. Il ne fait pas de doute que les « façons de faire » africaine et européenne, sont à l'origine de la fabrication locale. L'analyse des objets reconstitués met en évidence l'interconnexion des deux techniques, et apporte des informations sur le processus d'acculturation entre les deux origines. L'ensemble du matériel culturel récolté, les différentes formes de poterie, les objets, les provenances, les modes de fabrication offrent des indications intéressantes sur la vie, les usages, les coutumes des deux populations coexistantes, et jettent quelque lumière sur leurs relations sociales.

Pour trouver des objets de la vie quotidienne permettant de dater des fragments de poterie locale, nous avons choisi de fouiller une zone de rejet, près de la résidence des propriétaires, endroit qui était supposé être le plus ancien du site.

Le premier sondage (site A / tranchée A), se situe à l'ouest de l'habitation, dans une ravine. Le dépotoir y est important et nous avons trouvé une grande quantité de débris de vaisselle utilisée par les maîtres blancs et les serviteurs noirs de « l'habitation » (la grande maison). Pour comparer les objets trouvés dans la Tranchée A avec le matériel culture utilisé par la population laborieu-

se, une seconde tranchée était indispensable, dans une aire que l'on savait avoir été habitée par les travailleurs (esclaves, engagés, etc.). Nous avons choisi de fouiller près des cases, sur le Site B (tranchées B1, B2, B3, C). Un quatrième sondage, destiné à essayer de récolter des déchets de fabrication sur le plus ancien atelier de poterie du site, a été effectué devant la porte (derrière l'ancien atelier – site C / tranchée D). Nous avons également ouvert une tranchée E dans la même zone que celle de la tranchée A (site A). Nous avons aussi fouillé le site D, près d'un atelier de poterie qui était probablement au départ un moulin à bêtes (communication personnelle de M. F. Rodriguez Loubet), afin de collecter d'autres déchets de fabrication (tranchées F, G, H, I).

L'habitation La Poterie était déjà une poterie au milieu de XVIII^e siècle (niveau 3) et les cases étaient construites en briques avec des toits en tuiles. Le matériel culturel mis à jour dans la tranchée A confirme ce que nous avons trouvé dans la tranchée B3, et prouve que La Poterie existait déjà au début de XVIII^e siècle. Bien qu'aucun document ne le mentionne, l'analyse des tessons nous permet de penser d'une façon certaine que la fabrication de poterie à cet endroit a commencé bien avant le milieu de XVIII^e siècle. Cela constitue donc une nouveauté. L'histoire de la Martinique confirme à l'évidence cette découverte : l'explosion à la fin du XVII^e siècle de la population (esclaves et colons), la production de sucre et son traitement (le « terrage ») nécessitaient la fabrication d'un matériel bien spécifique (exemple : cônes à sucres).

Nous n'avons pas trouvé de moules à sucre (« formes ») dans les niveaux 1 et O (1840-1900), ce qui confirme que la technologie du sucre terré était dépassée à cette époque. Il se peut, à partir de cette période, que l'arrêt de la fabrication de poterie destinée au sucre ait aggravé les difficultés financières de l'habitation. Toujours est-il qu'à partir de 1855, Louis Hayot, devenu le nouveau propriétaire de la Poterie, décide de restructurer la manufacture

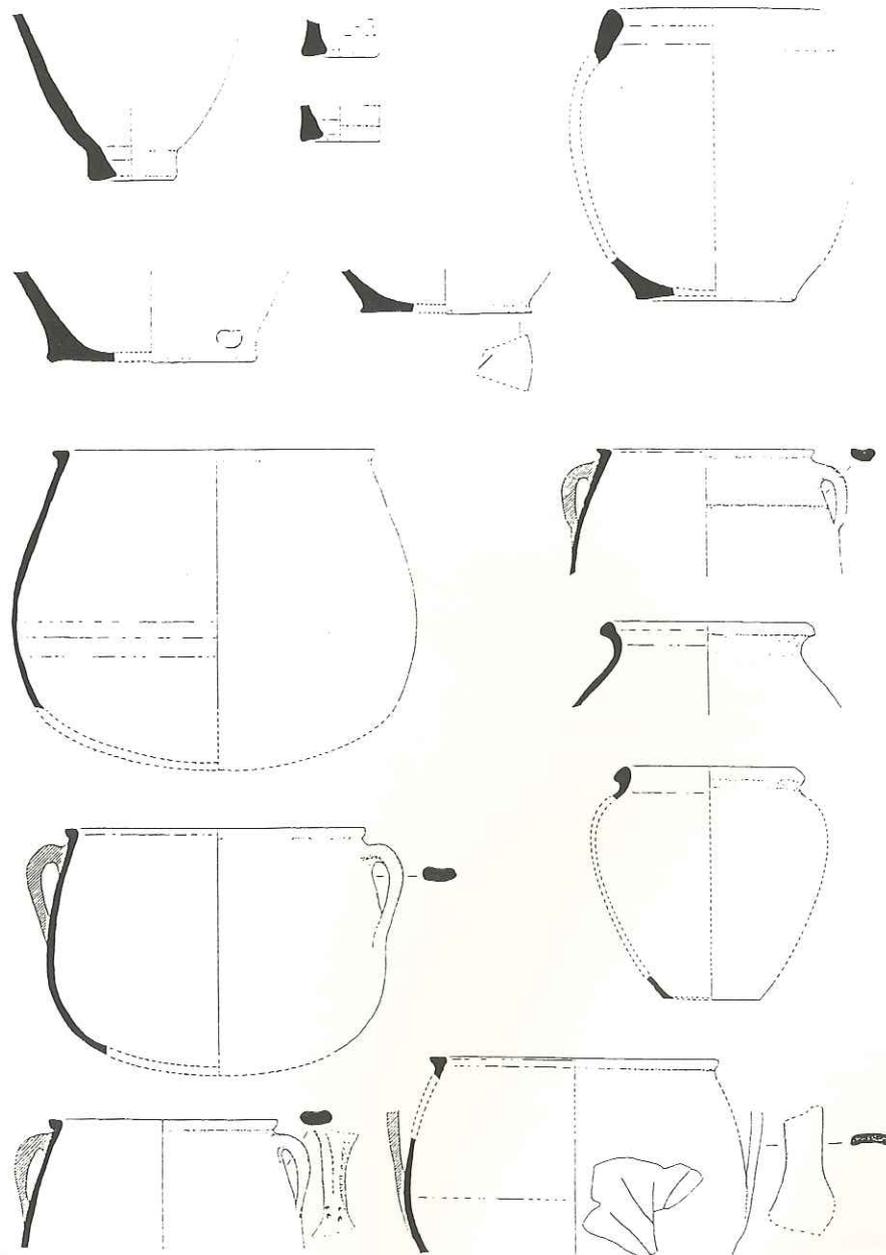


fig. 8 Site de la Poterie, Trois-Ilets, matériel de la tranchée B3 (site B).

MARTINIQUE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1	9	9	1
---	---	---	---

et de cultiver la canne à sucre en faisant venir des engagés. Des modifications apparaissent alors dans la forme des objets. Les bases incurvées sont remplacées par des bases planes et la décoration devient plus rare. Les jarres profondes, à anses, sont remplacées par de la vaisselle métallique importée. La morphologie des poteries locales, indique que les travailleurs se servaient de moins en

moins de grands récipients (jarres / pichets à base incurvée, pots ventrus) et de plus en plus de petits objets (petits pots à lèvres bombées, petits pots à rebords et à supports, pots à rebords simples, gobelets, carafes). Il se peut que cela soit dû à leurs contacts avec les européens qui modifièrent leurs habitudes, comme semblent l'indiquer les variations de la petite vaisselle de table.

SAINT-PIERRE

N° 97 250 075 AH

Fouille programmée

Serge VEUVE

La fouille archéologique à Saint-Pierre de la Martinique s'est déroulée pour 1991 à l'intérieur du parc archéologique. Prolongeant les fouilles menées depuis la fin de 1988, elle s'est portée sur la parcelle cadastrale n° 449 C qu'occupaient les Bureaux du Génie et des Ponts et Chaussées lors de la catastrophe de 1902. C'est à la fin du XVIII^e qu'une propriété privée s'établit à cet emplacement à la suite du démembrement d'une partie de la propriété de La Rochetière. En 1851 elle fut vendue pour devenir l'Hospice Civil de Saint-Pierre. Quatre ans plus tard les bâtiments furent échangés contre une ancienne caserne d'artillerie et les bureaux du Génie et des Ponts et Chaussées prirent place dans l'ancien hôpital.

Les campagnes précédentes avaient porté l'essentiel de leur effort sur le dégagement des terrasses tout en amorçant la fouille des bâtiments. Parallèlement des travaux de consolidation et de mise en valeur du site avaient été entrepris. La campagne 1991 s'est attachée à poursuivre la fouille de l'intérieur des constructions.

Le bâtiment principal qui abritait les bureaux et le logement de fonction du chef du Génie a été exhumé sur plus de la moitié de sa superficie. Le sol dallé de carreaux de terre cuite a été atteint sur la partie nord de la maison où se trouvaient la salle à manger à l'est et le vestibule à

l'ouest (au rez-de-chaussée). Mais peu d'entre eux subsistaient tant en place que dans les décombres (pillage ?). L'extrémité ouest de la partie sud a révélé la présence d'un plancher de bois pour l'étage comme pour le rez-de-chaussée. La salle à manger disposait de deux niches rectangulaires aménagées en placard dans l'épaisseur du refend sud. Le vestibule en conservait une, auprès duquel a été trouvé un lot de vaisselle intéressante : assiettes à dessert d'origine hollandaise (Société Céramique Maastricht), plats octogonaux, etc. Un escalier à double quartier tournant occupait l'extrémité ouest du vestibule et conduisait à l'étage. Seule, la marche de départ, en pierre, a été retrouvée, en place. Le reste de l'escalier, les limons, la rampe et les marches était en bois et a brûlé avec l'incendie. Parmi les éléments d'architecture recueillis se trouvaient des vestiges de la corniche supérieure du bâtiment, faite à partir de tuiles dont la disposition s'apparentait à celle d'une génoise, mais ici les rangées de tuiles faisaient alterner tuile canal et tuile plate l'ensemble était peint à la chaux. Autre détail architectural découvert : la moulure du bandeau de pierre intermédiaire qui sur les façades séparait les étages. Parmi les objets on notera un pistolet, un petit singe en pierre noire, et un abondant matériel céramique consistant en des tessons de porcelaine, de faïence et de terre cuite. Le mobilier en bois, calciné, n'a

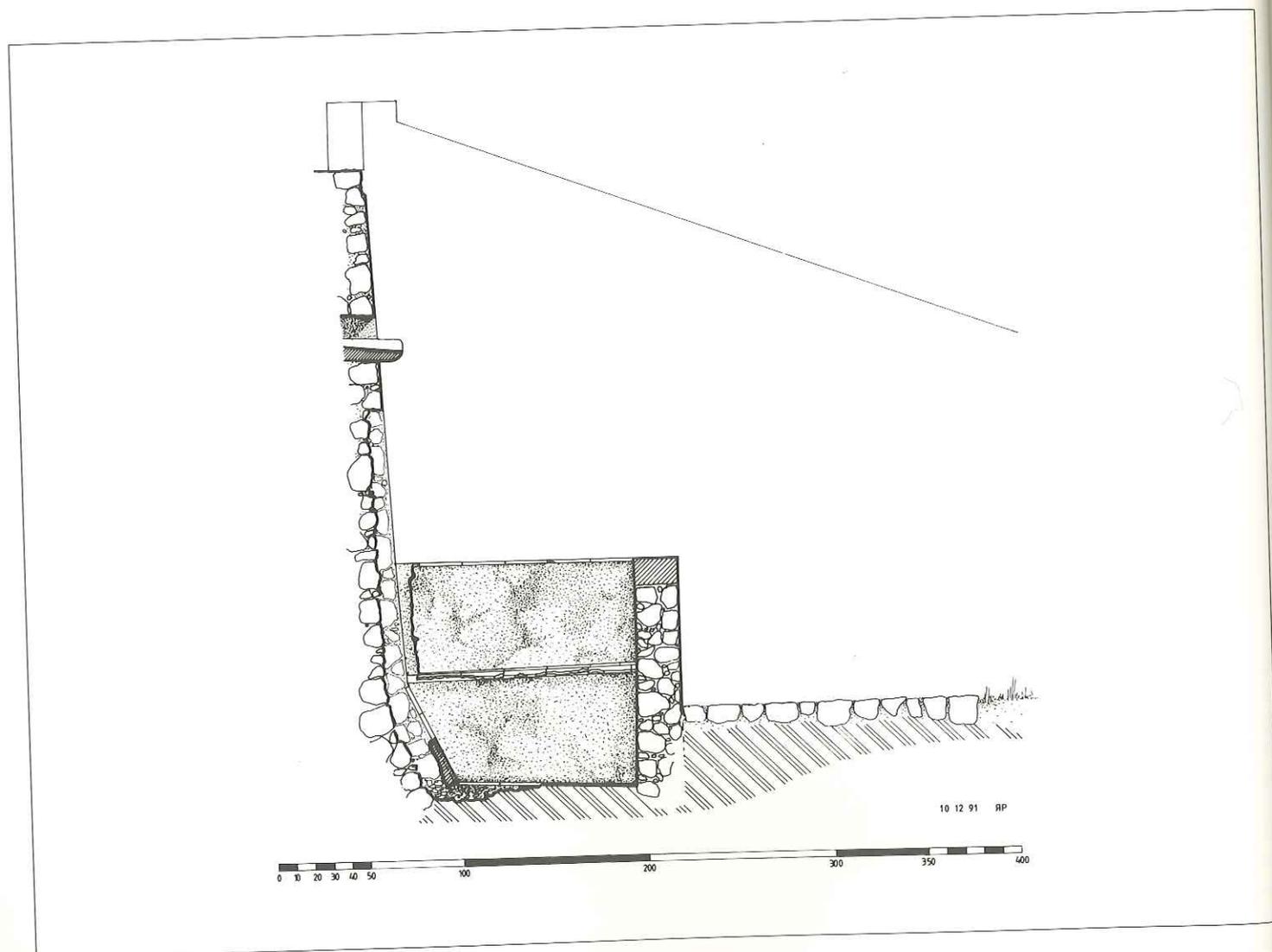


fig. 8 Coupe nord-sud du bassin rectangulaire de la terrasse intermédiaire.

laissé subsister que quelques fragments de pieds moulurés. Les premiers témoignages d'archives nous sont parvenus sous la forme de feuilles de papiers calcinés provenant d'exemplaires du Bulletin Officiel de la Marine.

Le bâtiment du Garde du Génie, situé à l'extrémité est de la terrasse inférieure avait été détruit jusqu'au niveau supérieur de l'escalier de façade qui correspondait à un rez-de-chaussée surélevé au dessus d'un vide sanitaire. Ce dernier conservait encore sur 1,30 m d'épaisseur une bonne partie des cinérites de l'éruption de 1902. Après avoir enlevé les couches supérieures sur environ 1 m

d'épaisseur, il est apparu que les vestiges de l'incendie qui ravagea ce bâtiment à étage se trouvaient dans la couche de 0,20 – 0,30 m qui reposait à même le sol. Deux murs de direction nord-sud traversaient ce local inférieur, ainsi que deux évacuations d'eau, l'une venant de la terrasse intermédiaire, l'autre du petit bassin extérieur placé dans l'angle formé par le bâtiment et le mur de soutènement de la terrasse intermédiaire.

La fouille de l'écurie, située dans l'aile nord, à gauche de l'élément central, a été amorcée et a atteint la couche d'effondrement et d'incendie des toitures qui se situe à

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

près d'un mètre au dessus du sol de la pièce. Un document d'archives daté de 1874 (DFC Martinique, C 59) et faisant état d'une alimentation en eau des salles d'hydrothérapie de la Maison de Santé à créer à partir des Bureaux du Génie conduisit à en rechercher les vestiges. La prise d'eau se trouvait bien dans le bassin supérieur à l'emplacement précisé par le document, et le tuyau d'alimentation a été retrouvé dans la partie inférieure de la rampe ouest. A l'occasion de cette recherche, un témoignage du revêtement de la rampe fut mis en évidence : un sol empierré et damé, une rangée de pavés le long du caniveau, ainsi que les restes d'un pavage associé à un mur est-ouest appartenant à d'un état antérieur.

Sur la terrasse intermédiaire ouest qui s'agrémentait de deux bassins circulaires, un sondage a été pratiqué dans

le bassin ouest. Il a révélé que le carrelage reposait sur un agrégat de pierres maçonnées de 0,30 m d'épaisseur, lui-même posé sur un remblayage de gravillons type ponce de 0,50 m d'épaisseur minimum. Ce dernier recouvrait un mur ancien de direction nord-sud.

La fouille des locaux domestiques situés à l'arrière de la maison voisine, tout à côté de la rampe ouest, a révélé l'existence de deux pièces rectangulaires se faisant face de part et d'autre d'une cour de mêmes dimensions (7 x 4 m) et pavée de galets. Cette cour, située à un niveau supérieur à celui de la maison, communiquait avec elle par un escalier et possédait un grand bassin accolé au mur nord.

Un relevé systématique, précis et détaillé du site est en voie d'achèvement.

SAINT-PIERRE

N° 97 250 057 AH

Prospection géophysique

Albert HESSE

La mission effectuée du 2 au 13 octobre 1991 avait pour but d'évaluer la possibilité de conduire une importante campagne de prospection géophysique sur le site de la ville de Saint-Pierre détruite les 8 et 20 mai 1902 par l'éruption de la Montagne Pelée. Pour la présentation du site et des premiers emplacements susceptibles d'être explorés, on se référera au rapport très détaillé et complet établi par Serge Veuve avant ma venue : « Prospection géophysique et archéologique à Saint-Pierre de la Martinique – proposition de sites ».

On retiendra particulièrement les différents aspects que peut revêtir la finalité de la prospection géophysique :

1. Orienter une politique archéologique, en permettant de déceler la présence de vestiges architecturaux aux

emplacements attendus, alors que rien n'est visible au sol et que les probabilités de destructions sont importantes. Ce type de prospection permettra d'écarter ou d'intégrer divers sites à une politique archéologique à plus long terme (Château Pérrinelle, Fort Saint-Pierre, Quartier d'Artillerie des Ursulines).

2. Rechercher l'emplacement et assurer l'existence de bâtiments anciens importants démolis au cours de l'histoire de Saint-Pierre (ancienne église du Fort, Fort Saint-Pierre).

3. La maîtrise d'une telle technique peut se révéler être un outil appréciable dans la conduite d'une fouille classique, notamment à Saint-Pierre. La détection de bâtiments principaux par cette méthode devrait permettre de

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

conduire la fouille avec le maximum d'efficacité.

4. Elle se justifie enfin dans le cadre d'interventions d'urgence liées aux travaux que ne manquera pas d'engendrer le plan d'urbanisme devant remodeler le paysage urbain.

Plutôt que d'effectuer une simple visite et de formuler des propositions de programme sur des hypothèses de comportement du sol et de réponse des structures recherchées, il a paru préférable de conduire quelques essais systématiques en différents points de la ville. Comme on le verra, aucun des essais présentés n'est complet étude de portions des surfaces disponibles) et ne saurait entraîner des conclusions locales définitives. On a seulement cherché à montrer d'une manière réaliste, c'est à dire avec ses avantages mais aussi ses incertitudes inhérentes, la nature des informations qui peuvent être attendues d'une prospection géophysique. Dans un premier temps, on a opté pour une méthode légère et d'interprétation relativement claire et aisée : la prospection électrique. Des mesures préalables sur des échantillons de cendre volcanique (entre 3140 et 3600 x 10 USI) nous avaient fait rejeter, comme on pouvait d'ailleurs s'y attendre, la méthode magnétique et les variantes équivalentes des méthodes électromagnétiques. A l'exception du radar-sol, dont on examinera *in fine* les possibilités d'emploi, les conditions de terrain (milieu urbain et semi-urbain) autant que la problématique de l'exploration, restreignent sensiblement l'éventail des méthodes envisageables. En dehors des conditions très particulières d'enfouissement de la ville et des remaniements ultérieurs (fouille des ruines et réaménagements

de la topographie), la prospection et le traitement de ces données ne se différencient pas fondamentalement, sur le plan technique, de ce qui se passe pour toute autre exploration de vestiges archéologiques enfouis.

Sur le plan méthodologique cependant, le problème posé à Saint-Pierre présente deux particularités qui le rendent attractif du point de vue de la recherche :

- la première, que l'on retrouve d'ailleurs dans la fouille, tient au fait que l'on étudie des vestiges dont on connaît à peu près l'état antérieur et les conditions de destruction : ils constituent autant de modèles expérimentaux intéressants pour valider les méthodes employées ;
- la seconde tient aux mêmes faits mais, au stade de l'interprétation, correspond à une exigence de reconnaissance de vestiges connus ou supposés tels. Le cas se présente quelques fois en prospection archéologique pour des portions de bâtiments médiévaux, ou dans telle ou telle étude de secteur urbain. Ici, c'est à grande échelle que le problème se pose, pour toute la ville de Saint-Pierre. Corrélativement, la question de l'état de conservation des vestiges suit, mais interpénètre même, celle de leur identification puisque l'une ne peut aller sans l'autre et réciproquement : il s'agit là d'une formulation très originale de la problématique de prospection dans laquelle le géophysicien s'engage rarement, tant sont nombreuses les autres incertitudes de l'interprétation dans les cas classiques de prospection.

Les exemples qui suivent devraient donner une image réaliste de la situation et des possibilités qui se présentent.

MARTINIQUE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

SAINT-PIERRE

Ancienne église des Ursulines

N° 97 250 058 AH

Sondage géophysique

Albert Hesse

Il s'agissait de tester, sur le stade aménagé sur les restes de l'ancien couvent et du quartier de l'Infanterie, la possibilité de localiser des bâtiments dont plusieurs plans anciens existent.

La prospection s'est limitée à l'angle ouest du terrain où devait se trouver l'église du Couvent successivement affectée à l'aumônerie militaire puis à la paroisse du Centre sous le vocable de Saint-Étienne.

Pour couvrir rapidement une surface appréciable, compatible avec la dimension de l'église, et s'affranchir un peu des remblais inévitables, sans perdre pour autant une définition satisfaisante, on a opté pour un wenner de $a = 2$ m dans les deux versions normal et dipôle-dipôle. Les deux cartes présentent peu de différences ; à cette observation inhabituelle s'ajoute le fait rare que le wenner normal est plus contrasté et lisible que le dipôle-dipôle, alors même qu'une grande attention a été portée à l'équilibre de la répartition des noirs et des grisés sur la dynamique des lectures (entre 23 et 29 points de mesure tant sur la plage blanche que sur la plage noire pour les deux cartes) : ceci signifie probablement qu'on a bien affaire à des réponses plutôt profondes, de l'ordre de 1 à 2 m sous la surface du sol étudié.

Les deux cartes présentent donc les mêmes anomalies majeures. Parmi celles-ci, on est frappé par la netteté de l'abaissement de la résistivité à l'extrémité sud avec un léger décalage (1,5 à 2 m) entre normal et DD (voir la même observation pour l'hôpital militaire au passage d'une zone résistante à une zone conductrice). La rectitude de cette anomalie est embarrassante dans une zone où l'on attend normalement l'abside circulaire de l'église. La relation avec les aménagements modernes tout proches ne semble pas en cause ; on imaginerait plutôt que l'église ait pu être en surplomb le long de cette ligne sur l'espace au sud-ouest de la carte. La superposition de deux des plans disponibles contredit cette hypothèse

car ce surplomb éventuel avec le bâtiment noté 12 n'a lieu qu'une dizaine de mètres plus au sud, à la limite du préau moderne. L'anomalie semble être dans le transept : si l'on tient compte des incertitudes pourtant mineures que font apparaître les opérations de réduction et superposition des plans, l'anomalie pourrait peut être même en marquer le mur distal, en supposant qu'il y a eu disparition, sous une forme ou une autre, de l'abside.

Sur la base de cette superposition, on est en mesure de proposer une interprétation pour les trois anomalies qui, dans la moitié nord de la carte, s'alignent dans la direction de son plus grand allongement (wenner normal) :

– la plus à l'ouest marque une chute brusque des résistivités à quelques mètres de la bordure du terrain de sport : c'est peut être le mur ouest de la nef avec un retour d'angle possible vers l'ouest à l'attache proximale du transept ;

– dans ces conditions, la largeur de l'église suggère de voir le mur est dans le chapelet de pointements qui apparaît entre cette anomalie et la bordure est de la carte ;

– la troisième anomalie, en bordure est de la carte est forte (plage noire, supérieure à 4000 m). Elle pourrait correspondre soit au mur est de la nef (si l'on s'est trompé sur l'exacte position du mur ouest et sur la largeur de la nef) soit à l'effet, tout le long de cette bordure de la carte, du léger talus de remblai nivelant le terrain de sport, soit encore aux restes du bâtiment qui jouxte l'église sur le plus complet (le plus récent ?) des deux plans utilisés.

On remarque enfin une magnifique anomalie diagonale, complètement incongrue, dans la moitié sud de la carte. Il faut certainement l'attribuer, tout comme les difficultés rencontrées pour identifier les murs de l'église, aux perturbations sans doute très importantes des remblais

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

accumulés pour élever le surplomb actuel sur la rue de l'Abbé Grégoire : peut être même n'a-t-on pas atteint le moindre vestige dans cette exploration qui ne détecte certainement rien au delà de 2 m. Une autre cause d'incertitude sur la forme des structures et de leurs anomalies vient aussi des conditions de destruction et d'accumulation des ruines : les débris actuellement exposés de l'église du Fort donnent une bonne idée de la confusion qui peut régner dans le sol quant à la position des causes d'anomalies.

L'interprétation du sondage électrique n'apporte pas beaucoup d'éclaircissements à la situation : si l'on fait abstraction des deux très minces niveaux ou accidents superficiels, il montre que le quadripôle utilisé reste dans un niveau épais (5 à 6 m) et homogène de résistivités moyennes à fortes pour le site (385 Qm) ; la couche profonde (6 à 7,5 m) à 905 Qm suggérée par les trois avant derniers points du sondage est tout à fait hypothétique.

Quoi qu'il en soit, il semble bien assuré qu'il existe sur ce terrain techniquement très facile à prospecter, des anomalies bien organisées d'autant plus susceptibles d'une bonne interprétation que la surface couverte sera plus grande. On recommande, avant (ou pendant) la reprise de l'exploration, l'exécution d'au moins un sondage archéologique jusqu'à 2 m de profondeur. En fonction des résultats de ce sondage, il faut éventuellement envisager une exploration plus profonde ($a = 5$ m) en plus ou en substitution à la prolongation de celle qui vient d'être réalisée. Cette carte, beaucoup plus rapide à réaliser que la précédente, s'imposerait sans doute si l'existence d'un système de drainage du terrain de sport, que semblent suggérer certaines traces de la photographie aérienne et des regards cimentés observables à la surface du sol, était confirmée.

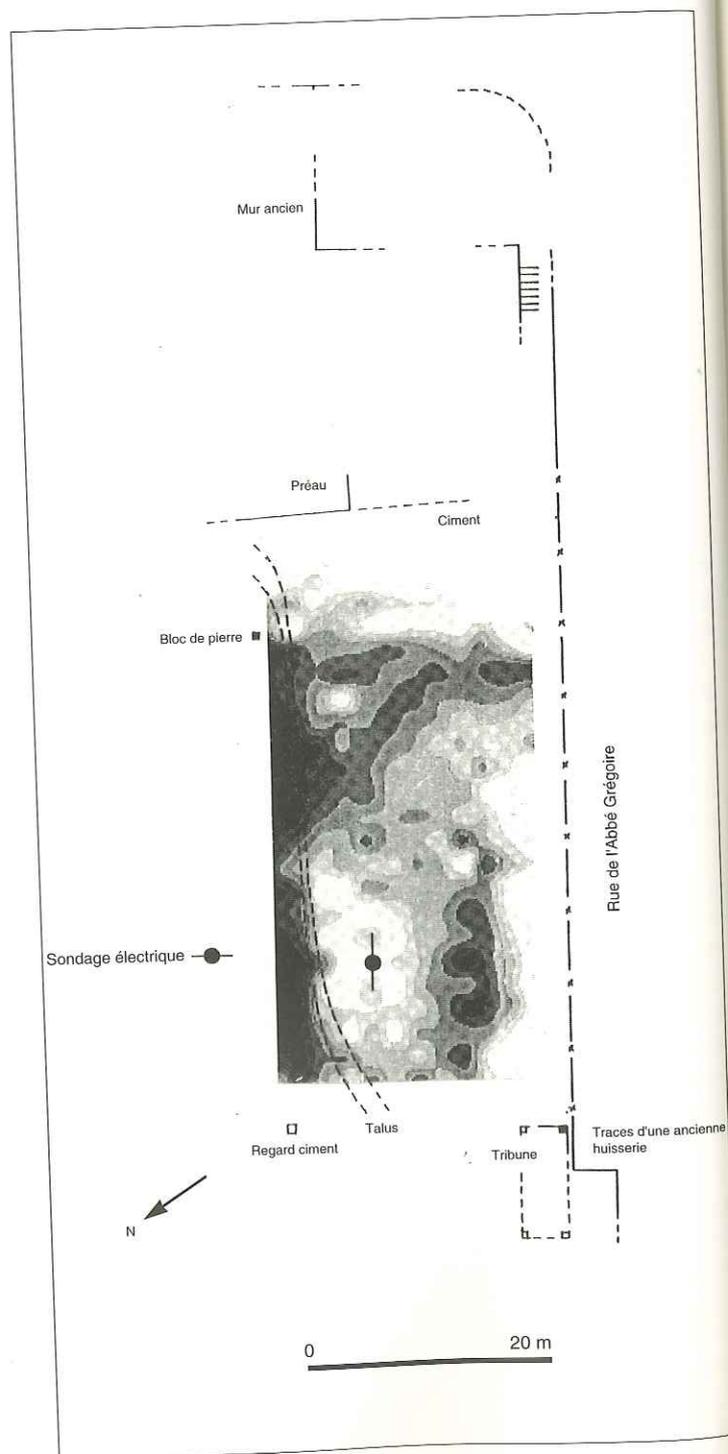


fig. 9 Sondage géophysique à l'ancienne église des Ursulines.

SAINT-PIERRE
Ancien hôpital militaire

N° 97 225 070 AH

Sondage géophysique

Albert Hesse

Il s'agit là de la plus grande des cartes réalisées (130 ares) sur une surface dégagée mais aux contours complexes. Ceux-ci se prêtaient bien à une mise en place des profils en diagonale favorable à la perception des alignements. Ici encore un écartement de deux mètres entre les électrodes a été adopté pour s'affranchir de l'effet des remblais superficiels. On peut cependant *a priori* s'interroger sur les chances de détection de vestiges profonds dans la mesure où les bâtiments actuellement subsistants en élévation sont fondés en très faible dénivellation avec la Place d'armes actuelle du Camp Billotte (1 m environ ?).

Quoiqu'il en soit les deux cartes obtenues, en wenner normal et dipôle-dipôle, s'accordent pour présenter une série d'anomalies de fortes résistivités organisées sur un plan orthogonal. Partant du corps de bâtiment sud (vestiges) on perçoit sur la carte en dipôle-dipôle (montée sur le plan de situation des mesures) l'amorce de deux murs très nets avec une fermeture au sud : la superposition du plan ancien nous apprend qu'il s'agit très probablement du départ de la grande galerie nord-sud ; la coïncidence est excellente sur la carte wenner normal alors que l'anomalie dipôle-dipôle est décalée vers l'ouest d'environ 2 m (même remarque à propos de l'église des Ursulines). La netteté et le contraste de l'anomalie vers l'ouest suggèrent la possibilité d'un surplomb important, actuellement remblayé, dans cette direction. Cette hypothèse peut être étayée par le fait qu'au-delà, vers le sud, après le franchissement de l'actuelle voie d'accès (impropre aux mesures) on trouve, dans l'alignement, un amas de pierres en surface, puis une forte pente en direction de la porte du Camp.

Le haut de ce talus porte aussi de très fortes valeurs qui correspond peut-être aux vestiges de la partie avant du corps central. Cette anomalie a une allure un peu carrée, sur la carte dipôle-dipôle ; on ne voit aucune trace cependant du mur qui devait le relier à l'amorce observée

précédemment au départ du corps de bâtiment sud. La galerie est, longtemps en projet, n'apparaît aucunement et ne devait donc toujours pas être construite en 1902.

En direction de la passerelle qui porte le pavillon ne s'observe pas plus de trace de mur : seule une zone de résistivités moyennes s'allonge dans la direction est-ouest à l'emplacement de ce qui devait être le corps de bâtiment central.

D'autres traces orthogonales sont perceptibles sur les cartes obtenues ; il est possible qu'elles soient liées à l'aménagement de jardins décrits sur un plan de 1968. Le deuxième transparent proposé permet d'évaluer les coïncidences : il s'agirait moins de la détection de structures limitantes que de la mise en évidence de compartiments de remplissage par des sédiments différents ; une grande anomalie linéaire nord-sud à l'est de la carte semble cependant bien correspondre à l'un des tracés du plan dont je n'identifie pas la nature.

La courbe du sondage électrique n'apporte aucune information essentielle sur des terrains dont la résistivité en profondeur semble très homogène entre 200 et 3000 m, à l'exception d'une possible couche d'infiltrations d'eaux entre 3,7 et 5,2 m de profondeur. Il faut cependant reconnaître que, placé sur la position estimée du mur est de la grande galerie, ce sondage n'avait aucune chance de percevoir un éventuel sol bétonné à l'intérieur du bâtiment.

Notons enfin que la coïncidence obtenue avec les plans anciens est ici d'autant meilleure qu'il subsiste des ruines visibles et identifiables : il apparaît ainsi que la dalle de béton qui affleure au nord de la carte est probablement ancienne et appartient à un aménagement que Je n'identifie pas à l'extrémité est du corps de bâtiment sud. Le cadastre lui-même, malgré sa petite échelle permet un excellent recalage de la projection.

MARTINIQUE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1	9	9	1
---	---	---	---

On remarque cependant qu'il porte la trace de deux petits bâtiments actuellement disparus (voir détail agrandi) dont je ne sais s'ils étaient anciens (ils n'apparaissent sur aucun autre plan dont je dispose) ou (plutôt) modernes. On ne peut rien dire sur b qui est hors prospection ; a en revanche semble dans le même axe que l'hôpital et peut être identifié, en bas du talus au fond de

la place d'armes du camp, à une tache de fortes résistivités (carte DD).

Le Camp Billotte présente encore plusieurs espaces prospectables, plus ou moins remaniés par les aménagements récents, où pourraient certainement être retrouvés d'autres restes de l'hôpital militaire.

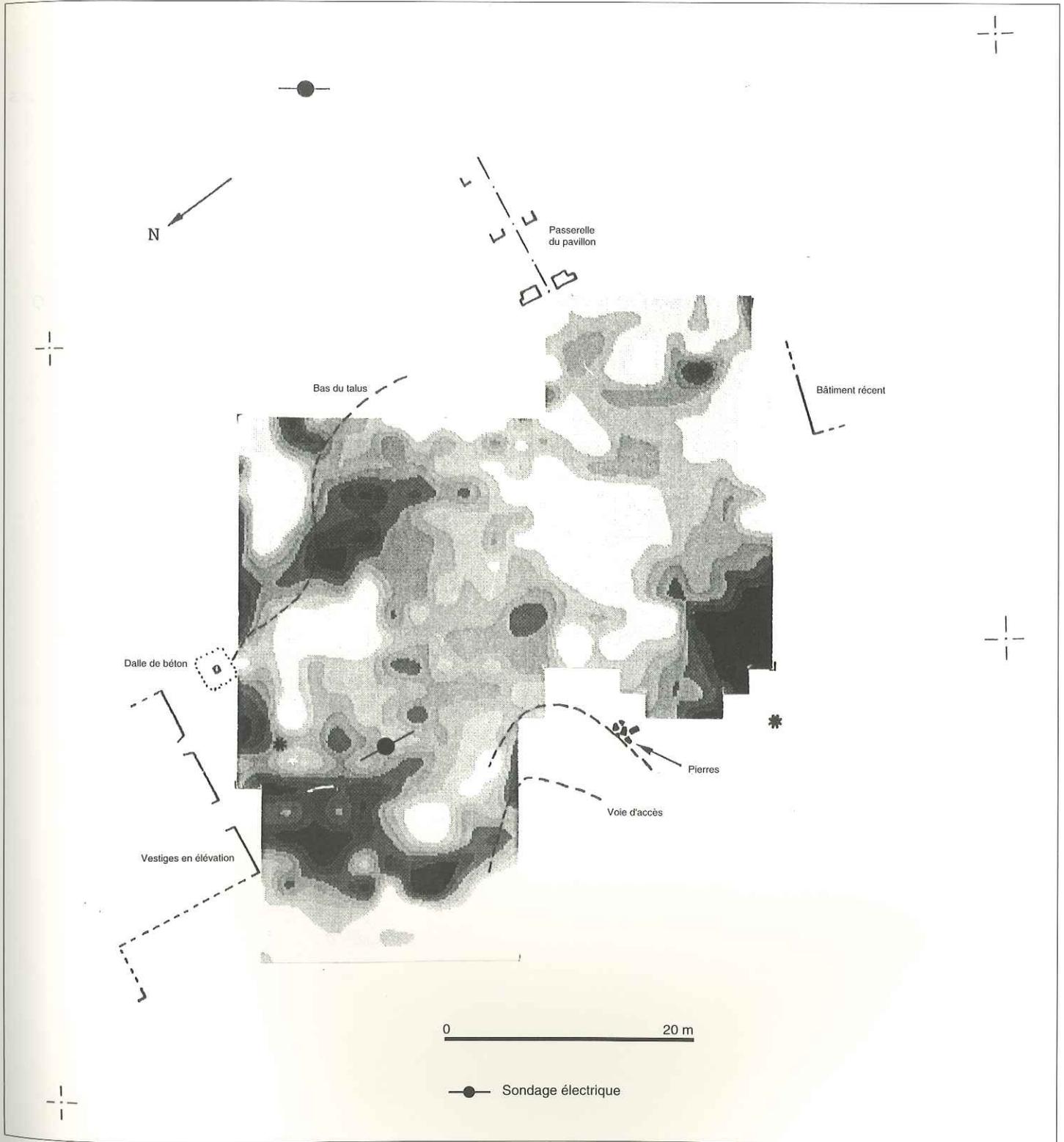


fig.10 Sondage géophysique à l'ancien hôpital militaire.

MARTINIQUE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

SAINT-PIERRE Domaine de la Rochetière

N° 97 250 093 AH

Sondage géophysique

Albert Hesse

L'encombrement des terrains du domaine par les cultures ne permettait pas les recherches suggérées au delà de l'extrémité de l'impasse Levassor. Dans l'attente de l'accès aux autres terrains de Saint-Pierre, on a donc réalisé un simple essai au nord de la voie dans un espace triangulaire délimité sur les deux autres côtés par un chemin et un talus portant des cultures. Les deux versions (wenner normal et dipôle-dipôle) de la carte donnent à peu près les mêmes indications :

– vers la voie, la résistivité s'abaisse : ceci traduit peut être la nature des terrains sous-jacents mais la contribution de l'anomalie topographique du talus n'est sans doute pas à négliger;

– vers les cultures, au nord, on observe la même chose mais l'effet du talus (moins marqué dans la topographie) ne semble pas en cause car l'anomalie très rectiligne le long des profils n'en suit pas la courbure. Ceci pourrait

étayer l'hypothèse d'une rue Case-Nègres divergeant de la rue Levassor vers le nord-est.

Quelques anomalies de forte résistivité perpendiculaires à cet axe dessinent deux plans à peu près carrés de 5 à 10 m de côté (surtout sur la carte DD) : il est difficile d'imaginer en l'occurrence un petit bâtiment encombrant ainsi l'espace en avant de l'habitation de la Rochetière et dans un axe discordant avec celui de la voie. L'extrémité ouest de la carte redonne quelques alignements de même direction mais le nombre de mesures est insuffisant pour proposer une interprétation valide.

Les mesures pourraient être poursuivies sans aucune difficulté tant dans le petit espace qui s'étend au sud de la voie que sur les grands terrains à l'est du bâtiment ruiné. Le seul obstacle à supprimer est celui des cultures et de la végétation naturelle broussailleuse, à l'exclusion des quelques arbres existants dont la gêne est très mineure.

SAINT-PIERRE
 Maison coloniale de santé

N° 97 250 066 AH

Sondage géophysique

Albert Hesse

La prospection s'est limitée au petit espace libre disponible au sud des thermes. Pour des raisons pratiques (gain de temps), on s'est limité à l'exécution d'une carte en wenner normal ($a = 1 \text{ m}$), mesures en quinconce ($2 \times 1 \text{ m}$). La faible profondeur d'investigation adoptée (env. $0,75 \text{ m}$) est justifiée par l'état remanié du terrain : couches supérieures déjà dégagées, murs affleurants.

Malgré le manque de quelques mesures au centre en raison d'un important amas de pierres, la carte est claire mais peu parlante en termes de constructions : il y a essentiellement une grande anomalie de forte résistivités nord-sud ; elle semble assez bien contenue par le grand mur affleurant à l'ouest, puis, un peu plus loin, par le petit tronçon qui prolonge l'un des murs visibles en fouille. Vers l'est elle s'abaisse lentement jusqu'à 400 Qm le long du grand mur qui borde le terrain. Le sondage électrique effectué en son centre montre clairement qu'il

s'agit de l'effet d'une couche peu épaisse (env. 50 cm), superficielle et très résistante (env. 4000 Qm en résistivité vraie). On est tenté d'attribuer cette anomalie à une hétérogénéité dans le dépôt de cendres plutôt qu'à une couche de démolition de bâtiment : cette hypothèse est confortée par le caractère très meuble du sol à l'est de l'amas de pierres. La forme de l'anomalie n'est pas non plus assez géométrique pour y reconnaître un béton de sol. Cette hypothèse pourrait être cependant envisagée pour la partie la plus au sud de l'anomalie qui s'élève au dessus de 2000 Qm en résistivité apparente (tache noire).

Reste une petite anomalie de forte résistivité à l'extrémité ouest de la carte. Trop incomplète pour être validement interprétée en relation avec les bâtiments voisins, elle ne tire peut être son intérêt que de l'espace de relativement faible résistivité orienté nord-sud qui apparaît entre elle et la grande anomalie précédemment décrite.

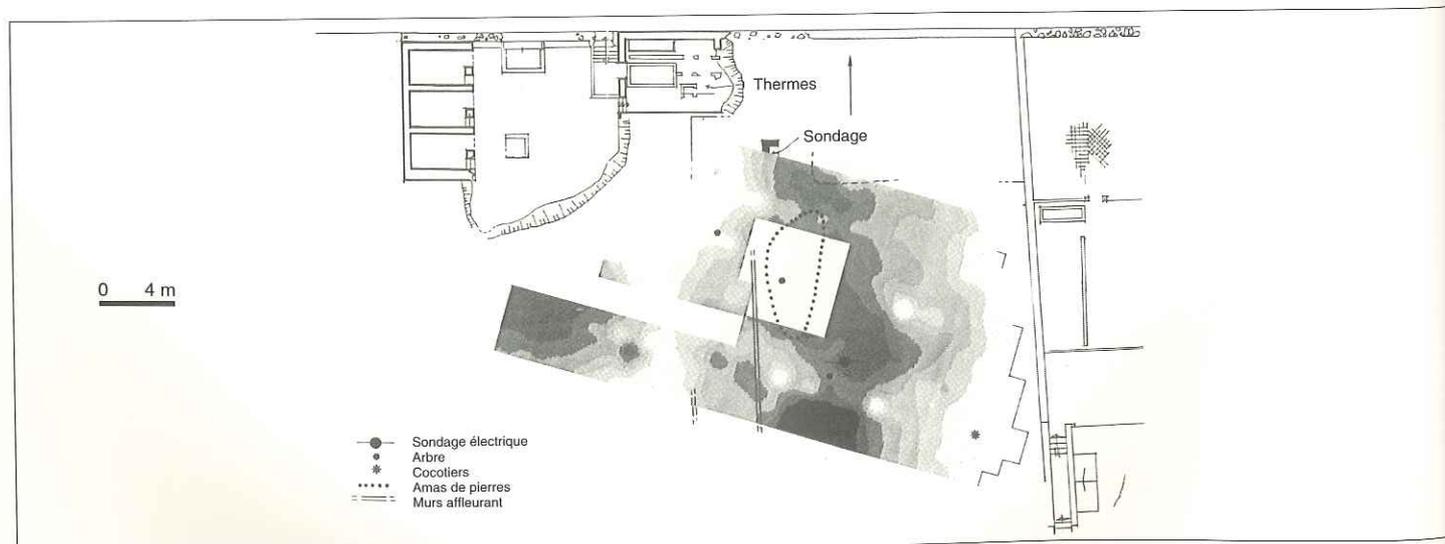


fig.13 Sondage géophysique à la maison coloniale de santé.

SAINTE-LUCE
Gros-Raisin

N° 97 228 101 AP

Sauvetage urgent

Nathalie VIDAL et Jean-Baptiste BARRET

Ce site néolithique se trouve à l'ouest du bourg de Sainte-Luce, sur un promontoire rocheux entre l'Anse Corps de Garde et la Pointe Philippeaux. Surélevé par rapport à la mer, il est protégé des vagues et de l'humidité de la mangrove environnante, tout en offrant un accès aisé aux zones riches en ressources alimentaires. Au nord, le substrat rocheux était bordé par la mangrove, aujourd'hui comblée, du lieu-dit Pont Café. Avant le remblaiement de cette mangrove, voici quelques années, le plateau devait avoir deux ou trois hectares de superficie, avec une légère pente vers la mer.

Le sentier sur lequel ont été repérés les tessons amérindiens se trouve sur la partie basse de la pente. En surface, le nombre de vestiges était effectivement considérable, mais nous n'avons aucune indication sur le potentiel des parties hautes du site. Nous avons donc ouvert deux sondages, de deux mètres carrés chacun, le premier à environ quinze mètres au nord du sentier, afin d'essayer d'en délimiter l'étendue dans cette direction, le deuxième dans la partie sud, près du sentier, pour tenter d'évaluer

le potentiel des couches dans la partie sud du plateau.

Il est très vite apparu que le site avait subi déjà des dommages très importants, notamment, comme nous l'ont déclaré certains témoins, du fait d'une utilisation ancienne comme décharge publique, supprimée voici quelques années à la pelle mécanique pour cause de pollution. L'engin semble avoir profondément creusé le sol, au point de faire apparaître en surface les strates néolithiques qu'il a considérablement perturbées.

A ceci se sont ajoutés les inévitables phénomènes d'érosion, comme l'indique l'état du matériel céramique, qui demeure toutefois très intéressant par la diversité des formes qu'il révèle et la variété des décors. Le site est à rattacher à la grande occupation du sud de l'île, aux environs du quatrième siècle de notre ère, par des populations agricoles dont les traditions céramiques montrent une filiation avec le Delta de l'Orénoque, au Venezuela. Il fait partie du complexe diamantinois, dont il pourrait l'extension septentrionale maximale.

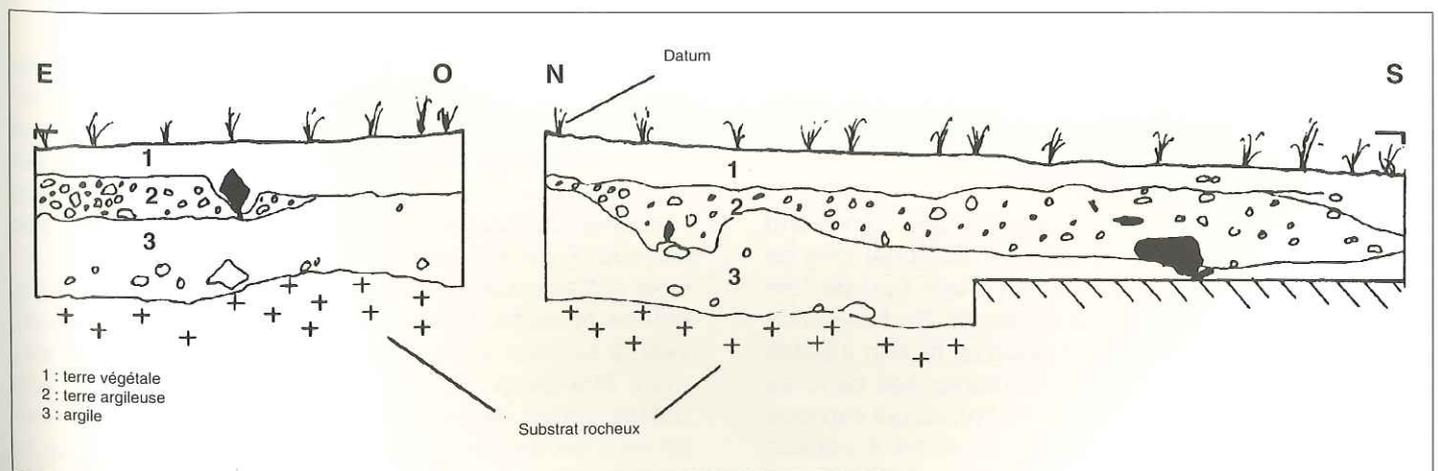


fig. 14 Bâtiment B, Coupe N-S de l'équipage

DIAMANT
Habitation Dizac

N° 97 223 061 AH

Sauvetage urgent

Nathalie VIDAL et Jean-Baptiste BARRET

L'habitation sucrerie de Dizac est située au sud de la ravine Dizac à flanc de morne à 3 km environ du bourg du Diamant, à côté de la départementale 57 dite de Petite Anse.

A l'occasion d'un projet d'aménagement hôtelier près de l'emplacement de la sucrerie Dizac, un sauvetage urgent a été réalisé sur les installations industrielles qui, d'après les connaissances actuelles, dateraient du début du XVIII^e siècle.

A cette occasion, les arbres qui parasitaient les murs, principalement des *Ficus citrifolia* ont dû être coupés. L'intervention d'une pelleteuse dans le moulin à permis de dégager des rolles provenant d'une machine industrielle bien plus importante que celle en place. D'après les témoignages, cette usine dans les années 1940 fonctionnait encore comme distillerie.

Ce premier travail sur le site nous a permis de constater, sa mauvaise conservation. En effet, sur les murs encore en place, celle-ci se manifeste par une érosion importante des pierres de taille dont certaines, et cela est particulièrement visible sur la face extérieure des piliers Sud Ouest du moulin, sont presque entièrement rongées par une érosion éolienne intense. Nous avons pu localiser l'équipage et la chaufferie, d'après les vestiges qui affleuraient et avons résolu de les dégager.

L'habitation dans son ensemble se compose d'un grand bâtiment sud nord (la purgerie et/ou la distillerie) long de 22,40 m et large de 9,60 m couvert d'une part de tôle ondulée et d'autre part de tuiles en écaille. Au sud-est de ce bâtiment se trouvent les vestiges d'un moulin à bêtes de 18,20 m de diamètre. Celui-ci fut réaménagé dans les dernières années de son fonctionnement, ce qui explique en son centre la présence d'une machine à vapeur Fletcher et Derby, encore bien conservée. A l'est de ce dernier se trouve la cheminée et l'emplacement du géné-

rateur à vapeur aujourd'hui disparu. La sucrerie est implantée au sud de la purgerie : avec côté sud-est un équipage, et côté sud-ouest une pièce dont la fonction n'est pas encore définie. La chaufferie, longue de 13,70 m se situe en contrebas de la sucrerie dans son prolongement est-ouest. Au nord-est entre les contreforts se trouve un décrochement, avec une quatrième pièce ou terrasse.

Au sommet du morne, la maison de maître domine l'ensemble.

Un inventaire photographique des différents types de parement a été dressé afin de pouvoir déterminer avec davantage de précision les différentes modifications subies par cet ensemble au cours de ces trois siècles : ainsi nous avons pu constater que les murs porteurs comprenaient en moyenne trois épaisseurs différentes depuis leur base jusqu'à leur sommet, matérialisées par un décrochement, avec des appareillages sensiblement différents.

■ Le moulin (bâtiment B)

Son diamètre est de 15,30 m. Deux entrées voûtées l'une à l'opposé de l'autre permettent d'accéder à ses 183,76 m² de surface : la première côté sucrerie au Nord-ouest et l'autre côté sud-est sans doute utilisée comme accès pour les animaux et la bagasse. Les neuf piles qui définissent l'enceinte du moulin ont la forme d'un triangle rectangle tronqué d'une épaisseur moyenne à la base de 1,50 m. Côté sud-ouest un mur remplace les piles, percé de petits orifices permettant l'écoulement du vesou (jus de canne) vers la sucrerie. Un aménagement particulier a dû également être conçu pour la machine à vapeur : plusieurs petites gorges et gouttières creusées dans le parement en sont les témoins (comme cette encoche visible sur le côté droit de la porte nord à environ 40 cm du sol) mais leur fonction exacte reste encore à définir.

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

■ La sucrerie (bâtiment F)

Sa surface totale représente 175 m² environ et le mur ouest est partiellement détruit. C'est dans la partie est que se trouve l'équipage, le long du grand mur sud. Un dégagement superficiel du sol a montré que le pavage avait été enlevé, puis recouvert d'une couche de remblai composée de terre et de tuiles brisées ; la sucrerie est percée de trois fenêtres, une sur chaque mur de la pièce, et d'une porte permettant de communiquer avec la cour dallée (structure C).

■ L'équipage

Deux œuvrages (fourneaux) ont été mis au jour le long du grand mur sud, mais d'après les traces encore faiblement visibles sur ce dernier, il semblerait que l'équipage en comprenne cinq. Lors du dégagement du second œuvrage nous avons pu constater qu'un petit conduit passait sous le remblai vers le nord ; nous ignorons encore la nature de cette ouverture. Cependant, selon un inventaire de 1818, il semblerait que la sucrerie contenait deux équipages ; ce qui expliquerait et/ou impliquerait que les deux foyers aient été utilisés en même temps ; le conduit en question pourrait bien être un des fours-

tunnels du premier équipage, hypothèse que seule la foule du bâtiment nous permettra de vérifier. Dans le premier œuvrage, sous le foyer, se trouve le cendrier dont l'ouverture sur l'extérieur paraît particulièrement grande. C'est une véritable porte actuellement rebouchée. Deux hypothèses sont actuellement envisagées pour expliquer ses dimensions : soit le rendement du premier foyer était si important qu'il nécessitait une grande ouverture pour enlever les cendres, soit cette porte existait déjà avant le réaménagement en ces lieux du foyer et de l'équipage.

■ La chaufferie

Située en contrebas de la sucrerie, elle abritait dans son dernier état deux grands foyers. Elle a subi sans aucun doute un bon nombre de modifications comme en témoignent les traces d'anciens foyers encore visibles sur le mur. Cette pièce a elle aussi dû connaître plusieurs aménagements successifs au fil des siècles et sa fonction de chaufferie qui semble avoir été son dernier usage n'a certainement pas été son unique attribution. Il est intéressant de remarquer en effet qu'un orifice semblable à une ouverture de foyer a été comblé, à l'extérieur du mur est de cette pièce.

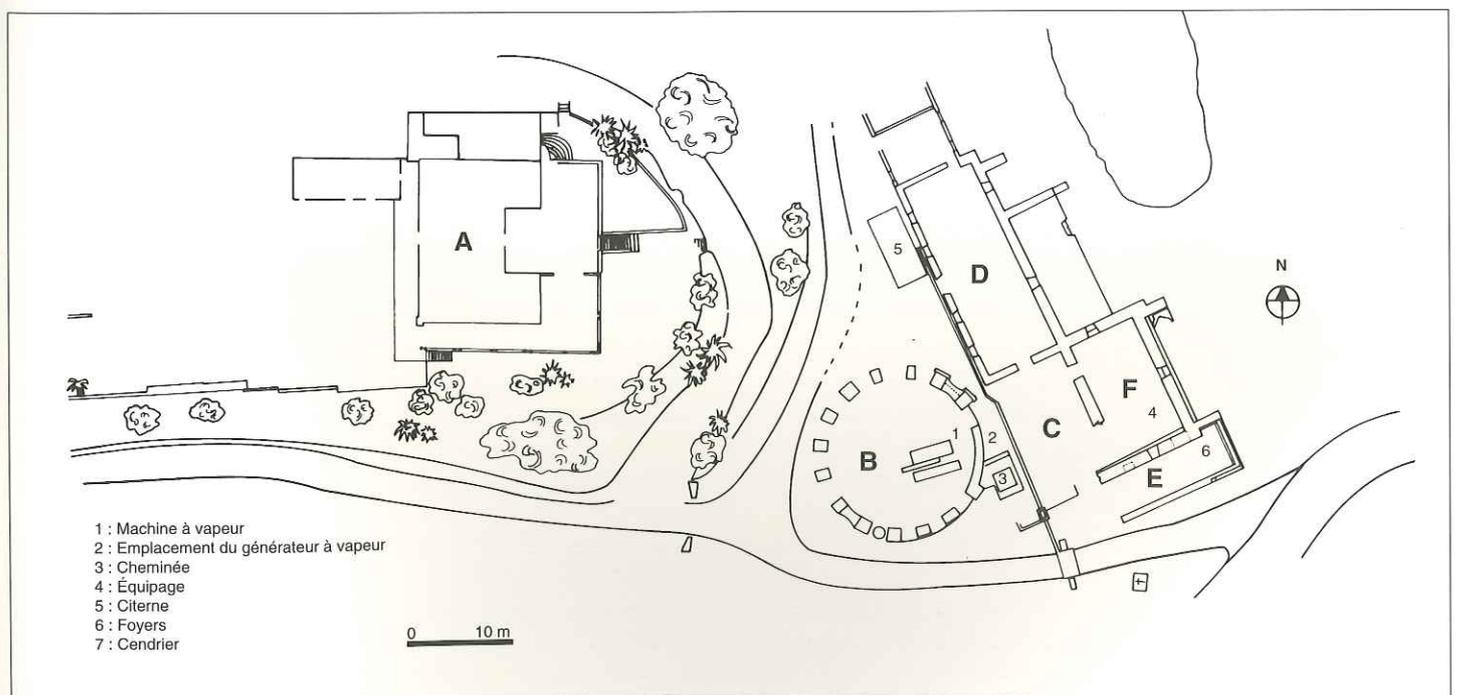


fig.15 Plan de l'habitation sucrerie Dizac

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

■ La distillerie (ancienne purgerie)

Sa surface est d'environ 300 m². La colonne de distillation est encore visible à l'intérieur, la partie extérieure ayant été détruite, le toit est aujourd'hui recouvert de tôles à son emplacement. Il nous est pour le moment difficile d'inventorier les vestiges de la purgerie et de la distillerie, car ce bâtiment est actuellement utilisé comme hangar pour toutes sortes de matériaux. Une citerne se trouve près du bâtiment, côté est: La distillerie se prolonge encore vers le nord-est en plusieurs petites pièces dont nous n'avons pu déterminer la nature et la fonction car elles sont réutilisées en unités d'habitation.

■ La maison de maître

Située sur le morne au nord-est, elle domine l'usine et a

fait l'objet d'un entretien constant, donc de réfections qui l'ont largement modifiée au cours du temps. Elle se compose d'un corps principal en bois, entouré d'une galerie couverte, avec une annexe servant de cuisine au nord-est. Les portes et les fenêtres sont dotées de jalousies, assurant la bonne ventilation des pièces et son toit à deux pans est entièrement couvert de tuiles en écailles. Un chemin creusé dans la roche permet d'accéder directement de l'usine à la maison par un escalier qui dessert une large terrasse devant l'entrée de la grand'case.

La consolidation de ces vestiges reste la première urgence. Comme nous l'avons déjà signalé, la végétation et l'érosion éolienne ont gravement endommagé le site. Il convient d'ajouter à cela que la route est toute proche et que le passage incessant de camions provoque des vibrations qui fragilisent les murs.

DIAMANT
Habitation O'Mullane

N° 97 223 072 AH

Sauvetage urgent

Nathalie VIDAL et Jean-Baptiste BARRET

Les ruines de cette ancienne habitation sucrière se trouvant actuellement sur une propriété privée, la municipalité avait alerté les archéologues au sujet des intentions de l'actuel propriétaire de lotir la parcelle.

Dans un premier temps, le travail a essentiellement consisté en un repérage des vestiges de constructions, enfouis dans une épaisse végétation arborée, en particulier des Ficus, qui pousse directement sur le sommet

des murs. L'enlèvement de la végétation dans les endroits à sonder a permis de dégager de remarquables restes architecturaux, certains relativement bien conservés encore, bien que fragilisés par les racines. Les sondages ont révélé des particularités intéressantes, dans les installations de la chaufferie, mais nous avons dû les limiter faute de moyens financiers permettant d'assurer leur consolidation en cours de dégagement.

MARTINIQUE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

SAINT-PIERRE Maison coloniale de santé

N° 97 225 066 AH

Sauvetage urgent

Serge Veuve

Un sauvetage urgent situé en bordure de la rue Levassor juste à l'est des installations hydrothérapeutiques nous a amenés à fouiller les couches inférieures d'un portique réfectoire dont le dégagement des couches supérieures avait été entrepris en 1989 par les services techniques municipaux. L'autorisation de fouille préalable faisant défaut, ces travaux avaient alors été interrompus à la demande de la Direction des Antiquités. Les vestiges découverts consistaient en un portique adossé au mur

d'enceinte et qui s'ouvrait sur une cour intérieure par une rangée de quatre poteaux de bois calcinés par l'éruption de 1902. Ils s'élevaient sur des socles de pierre de section carrée. Le sol était cimenté. Au centre, une série de six trous carrés (2 x 3) correspondait à un scellement de pieds de table. Tout à côté se trouvaient une vingtaine de gamelles en fer, parmi des débris de charbon de bois. Des fragments de tissus (de type jersey) calcinés gisaient à proximité.

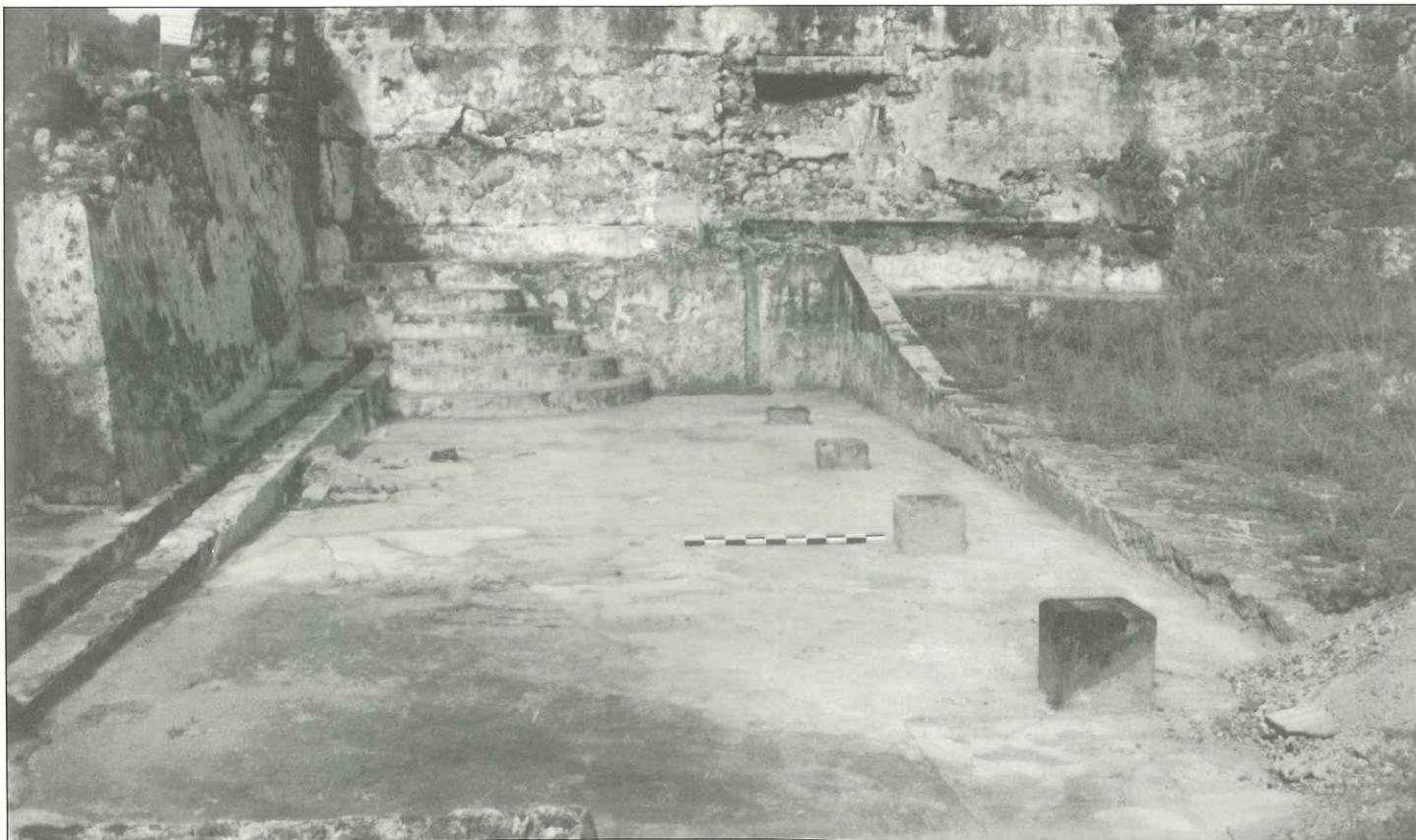


fig.16 Maison coloniale de santé. (photo S. Veuve)

SAINT-PIERRE

Maison Desroc

N° 97 225 266 AH

Sauvetage urgent

Serge Veuve

Les travaux de nettoyage d'une importante végétation arbustive sur la parcelle attenante aux bureaux du Génie, côté ouest, ont mis au jour des vestiges très fragilisés par les racines. Afin d'en assurer la conservation, un sauvetage urgent a dû être mené, parallèlement à l'enlèvement de la masse végétale enracinée dans les restes de constructions.

La fouille a révélé la présence de deux locaux rectangulaires se faisant face de part et d'autre d'une cour de même dimension (7 x 4 m), pavée de galets. Ces locaux se trouvaient à l'amère d'une maison particulière située en bordure de la rue Levassor, tous deux mitoyens avec le mur d'enceinte ouest du site du Génie. La cour, située

à un niveau supérieur à celui de la maison, communiquait avec elle par un escalier et possédait un grand bassin rectangulaire accolé au mur nord. Chaque local constituait une grande pièce dont l'unique façade était tournée vers la cour. L'élévation en était composite : la partie inférieure était faite d'un mur étroit de maçonnerie (0,25 m à la base), haut de 0,70 m et présentant un fruit important. La partie supérieure était faite de planches. Chaque façade était dotée d'une large porte flanquée de deux fenêtres. La couverture était constituée par un simple pan en pente vers la cour. A l'intérieur des locaux le sol était couvert de briquettes de terre cuite. Parmi les vestiges mobiliers, on peut noter des fourchettes et cuillères en alliage de métal probablement argenté.

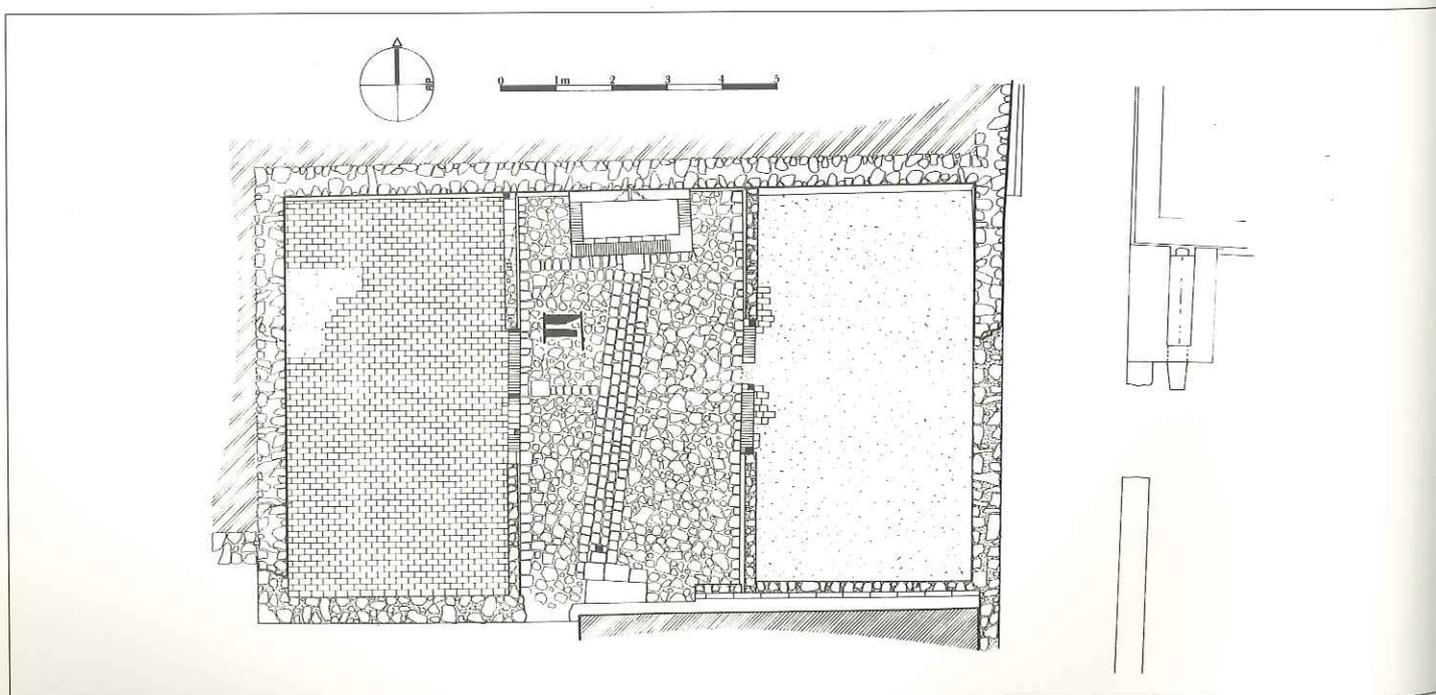


fig.17 La maison Desroc

GUYANE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

GUYANE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1	9	9	1
---	---	---	---

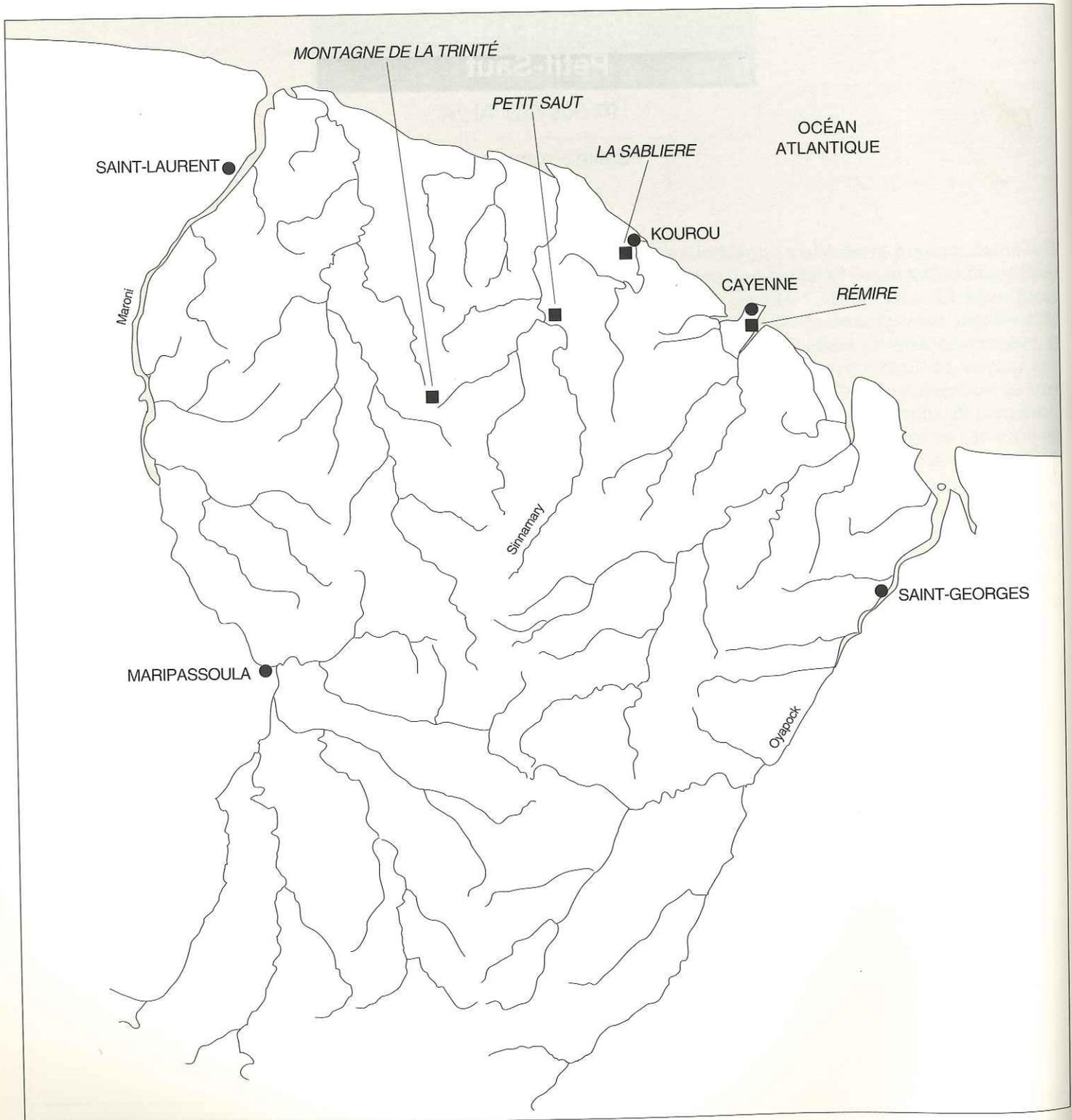


fig.18 Carte des sites amérindiens de la Guyane

SINNAMARY
Petit-Saut

N° 97 300 001 AH/AP

Fouille Programmée

Philippe NOWACKI-BRECZEWSKI et Olivier PUAUX

Électricité de France construit à Petit-Saut (Guyane) sur le fleuve Sinnamary, un barrage dont le lac de retenue fera disparaître sous les eaux une superficie de 310 km² de forêt équatoriale. La route d'accès au chantier ainsi que la ligne électrique reliant le barrage au Centre Spatial Guyanais situé sur la côte ont aussi nécessité d'importants travaux de déforestation et de terrassement.

Le programme archéologique commencé en décembre 1989 est entré dans une deuxième phase. Pour cette seconde année, compte tenu des moyens limités, il a été essentiellement axé sur les sites amérindiens se trouvant dans l'emprise des zones défrichées autour des digues.

Sur environ 1,5 km² de forêt perturbée par les travaux en 1991, six sites amérindiens ont été étudiés. Quatre sites ont pu être datés par 14C ; un site de la première moitié

du XIX^e siècle présentait quant à lui une association de matériel amérindien et colonial, les occupations couvrent une période de plus de trois mille ans.

L'étude de la position des sites et de leur emprise, l'analyse des structures mises en évidence lors de décapages mécaniques précisent certaines caractéristiques des occupations. Ainsi une première esquisse de modélisation du peuplement de la moyenne vallée du Sinnamary peut-elle être entreprise.

Les vestiges découverts sur les sites sont pour l'essentiel céramiques, les lithiques sont peu fréquents ; sur le site moderne des fragments de verre et des objets de métal sont associés aux bouteilles et céramiques coloniales et amérindiennes. L'analyse du mobilier tout comme celle

NOM DU SITE	N° ÉCHANTILLON	ÂGE C14 BRUT	DATE C14 CONVENTIONNELLE	DATE C14 CALBRÉE
Topu	ARC 722	3020 ± 50 BP	3065 ± 50 BP	1450 - 1190 cal BC
We-We	ARC 709	1480 ± 50 BP	1500 ± 50 BP	430 - 640 cal AD
	ARC 710	1875 ± 80 BP	1910 ± 80 BP	105 cal BC - 325 cal AD
Crique-Cœur	ARC 585	1120 ± 50 BP	1155 ± 50 BP	730 - 990 cal AD
Maroni	ARC 596	940 ± 110 BP	965 ± 110 BP	880 - 1280 cal AD
	ARC 597	885 ± 50 BP	915 ± 50 BP	1000 - 1220 cal AD
Orino	ARC 724	930 ± 65 BP	950 ± 65 BP	980 ± 1225 cal AD

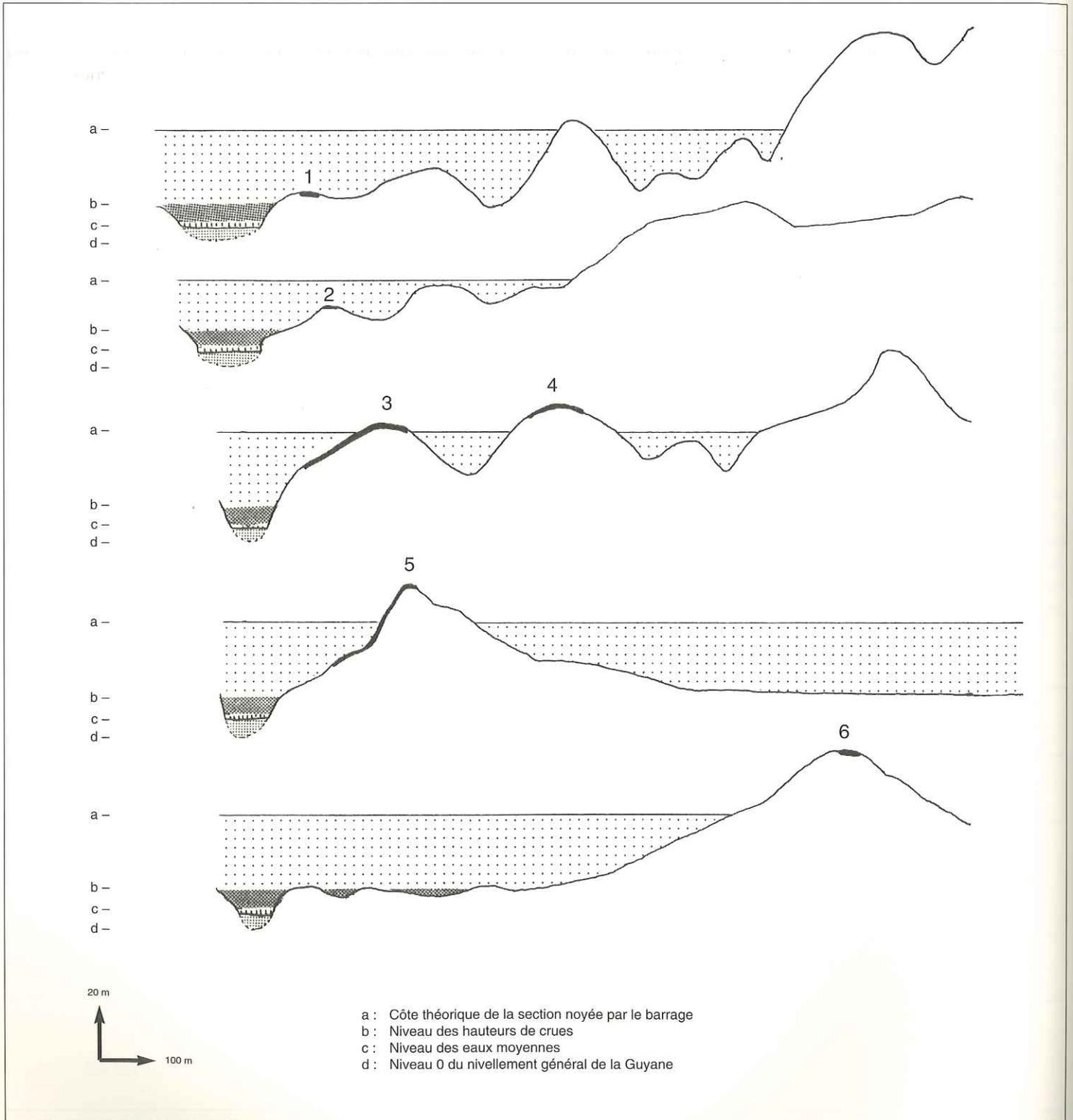


fig.19 Coupe schématique des sites archéologiques de Petit-Saut

GUYANE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

de la position des sites permet de définir l'amorce d'une séquence de référence pour la zone de Petit-Saut. Il s'agit en Guyane de la première séquence archéologique, ce qui lui donne une valeur toute particulière.

Hors du chantier, des missions ont conduit à étudier des contextes de peuplement différents de ceux de la moyenne vallée du Sinnamary. La prospection d'une partie de l'inselberg de la Trinité, et la découverte sous grotte de matériel en position stratigraphique, montre un contexte très différents de celui des sites de plein air. La datation relativement ancienne d'un niveau céramique pour l'Amazonie indique sans doute une orientations possibles pour de futurs programmes de recherches en Guyane.

La suite du programme doit permettre, par un accroissement sensible des moyens, de compléter les études en cours et d'aborder de nouveaux thèmes de recherches.

L'étude de sites de vallée, et l'analyse des contextes de paléoenvironnement devraient notamment placer les éléments de synthèse déjà disponibles dans un cadre plus global.

Le programme archéologique qui pourrait prendre fin en 1994, à la mise en eau du barrage, marquera dans doute une étape dans la connaissance du peuplement de l'intérieur de la Guyane. Loin des grands axes de circulation de l'aire amazonienne.

NOM DU SITE	N° EHANTILLON	ÂGE C14 BRUT	DATE C14 CONVENTIONNELLE	DATE C14 CALIBRÉE
Montagne de la Trinité	ARC 718	3680 ± 150 BP	3690 ± 150 BP	2560 - 1690 cal BC

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

**REMIRE
Moulin à vent**

N° 97 300 001 AH

Fouille programmée
Jean-Baptiste BARRET

L'étude archéologique de la parcelle constructible de Moulin à Vent, à Rémire, montre à l'évidence l'intérêt que représente ce site pour la connaissance des techniques sucrières guyanaises. Il est regrettable qu'une bonne partie de celui-ci soit désormais perdue pour les études futures, d'autant qu'il s'agit du seul exemple connu, en Guyane, d'installation sucrière ayant eu recours à l'énergie éolienne. La nécessité d'y mener un sauvetage urgent ne fait pas de doute, quelles qu'aient été les difficultés et les obstacles humains à surmonter. Quoi qu'il en soit, les données recueillies, malgré leur caractère sommaire dû au délai extrêmement court qui nous était imparti, sont à notre avis un complément utile aux travaux qui devront être faits dans le futur, étant donnée l'importance de ce site.

De manière très schématique, on peut retenir qu'il présente deux installations industrielles distinctes qui ne paraissent pas avoir utilisé d'infrastructure commune. En dehors des vestiges architecturaux qui subsistent à proximité de la tour, des aménagements domestiques ont bien existé. Le sauvetage urgent a permis d'en établir nettement la présence, bien qu'ils aient été détruits par les travaux agricoles anciens puis par les terrassements modernes. Leurs traces encore visibles indiquent qu'ils constituaient le seul point fixe de l'occupation du site. Leurs caractéristiques spatiales sont typiquement antillaises : en haut d'une colline dominant la partie industrielle (sauf la tour, si tant est qu'elle ait jamais servi), « au vent ». D'après les vestiges, il s'agissait de constructions modestes dont on ne retrouve que quelques éléments : briques, dalles de terre cuite, fragments de ferrures, etc. La vaisselle utilisée présente à la fois des aspects rustiques (marmites et pots en terre cuite, avec ou sans glaçurage) et des aspects raffinés (faïence légère décorée de filets bleus ou de motifs floraux, paysages d'inspiration post-révolutionnaire, etc.). Elle évoque une petite unité familiale, dont le mode de vie paraît manifester une certaine sobriété, sans écarter pour autant les aspects « citadins ». La cohérence de ces

vestiges est assez étonnante ; notre échantillonnage est en effet comparable à celui fourni par l'étude de surface de Wack et Cornette en 1985, ce qui semble conférer une certaine pertinence à l'ensemble. Rappelons à ce sujet que le site a été largement perturbé entre leur passage et le notre, puisque nous n'avons plus retrouvé les points de repère qu'ils situent dans leur relevé.

La variété du matériel écarte toute possibilité de présence exceptionnelle et passagère de pièces de vaisselle apparaissant accidentellement dans un contexte purement industriel. En cela, l'hypothèse de M. Le Roux, rapportée par Wack (1985), faisant de ce site un élément du consortium foncier de Beauregard ne correspond à aucune de nos observations sur le terrain. Les vestiges indiquent clairement, et c'est probablement le principal apport du sauvetage que nous avons mené sur ce site considérablement endommagé, qu'il s'agissait d'un petite exploitation familiale, comme le proposait très justement Wack.

Les parallèles entre les vestiges architecturaux de Moulin à Vent et ceux des îles sont très nets et mériteront d'être approfondis par les études futures. Certains matériaux de construction, en particulier la chaux de corail madrépore, renforcent cette relation. Néanmoins, contrairement à une pratique courante aux Antilles, ce générateur éolien n'est pas le complément d'une autre machinerie (moulin à eau, à bêtes ou à vapeur), ce qui lui donne une certaine originalité, tout en rendant encore plus complexe son éventuel fonctionnement. Enfin, dans la partie étudiée, l'ensemble des vestiges (céramique, verre, métal) plaide en faveur d'une occupation qui commencerait autour de 1830 pour se terminer environ un siècle après.

D'un point de vue archéologique, le site de Moulin à Vent justifie une intervention organisée, d'une durée suffisante pour que son exploitation puisse se faire dans de bonnes conditions. Une étude approfondie des documents d'archives par des spécialistes est indispensable, nous semble-t-il, avant de procéder au décapage minutieux

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1	9	9	1
---	---	---	---

des sols en place dont les vestiges risquent d'être particulièrement ténus, avec un recours important aux constructions en bois. L'absence de tessons de formes à sucre en surface est totalement inhabituelle (peut-être significative à certains égards) et nécessite d'être abordée avec

une prudence particulière. Enfin, la complexité même de l'histoire du site ajoute à son intérêt et appelle une étude interdisciplinaire, laissant à chaque spécialité la place qui lui revient pour une connaissance optimale de la situation représentée.

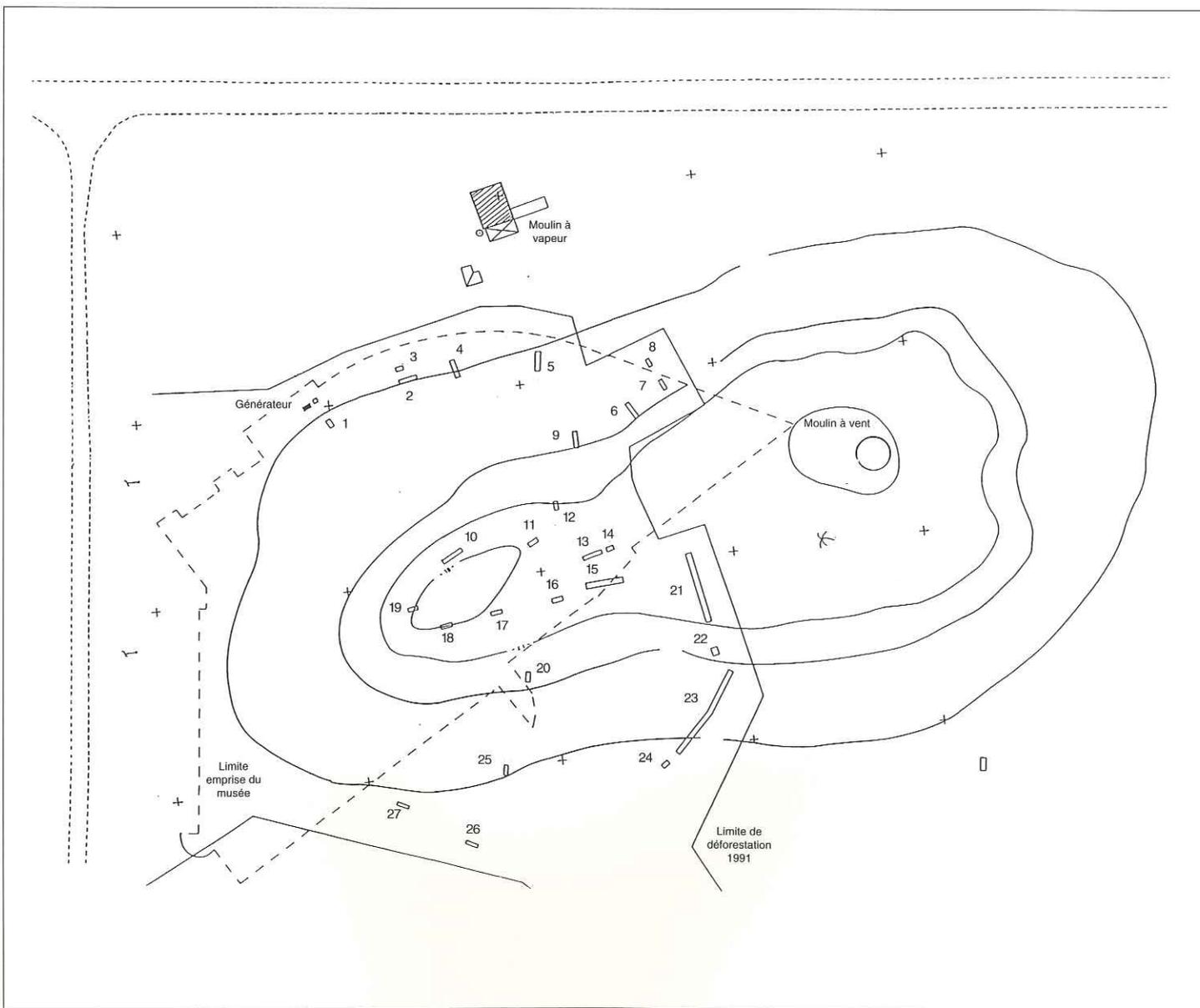


fig.20 Site du moulin à vent à Remire

SINNAMARY
La Montagne de la Trinité

N° 97 351 002 AP

Sauvetage urgent

Philippe NOWACKI-BRECZEWSKI et Olivier PUAUX

I Situation générale

L'inselberg de la Trinité constitue la limite sud-ouest du bassin versant du Sinnamary. La zone étudiée, localisée dans les communes de Saint-Lie et de Mana, a pour coordonnées 4°40' de latitude nord et 53°20' de longitude ouest, située dans les granites caraïbes. Les accès fluviaux les plus proches sont : la Mana à 25 km à l'ouest, le Courcibo à 35 km à l'Est et le Sinnamary à 50 km à l'Est. Il est également important de signaler que de nombreuses criques s'écoulent autour du massif (Criques Eau-claire/Le blond, Baboune...).

II Historique des recherches

La Montagne de la Trinité et ses abords sont fréquentés depuis longtemps (chasseurs, orpailleurs, chercheurs de gomme de balata y ont séjourné). La mission « Saub », à laquelle s'était joint M. Alain Cornette, archéologue au CERA (Collectif d'Études et de Recherches Archéologiques), a permis une première prospection partielle du massif en 1990. Celle-ci a donné lieu à la découverte d'une grotte et de pétroglyphes (?) localisés à proximité du sommet sur la face sud-ouest d'une part, et à une centaine de mètres de la grotte d'autre part.

■ La grotte n° 1 de la Montagne de la Trinité

Les 4, 5 et 6 novembre, une mission de trois jours a été organisée sur l'inselberg. La reprise de l'étude de la grotte sommairement décrite au cours de la mission Saub a constitué l'essentiel du travail.

On peut résumer les recherches en deux temps : la prospection de la grotte puis celle des boyaux, salles secondaires. Le décapage superficiel des coulées de boue a permis de mettre en évidence des fragments céramiques

qui proviennent de points situés plus haut que la salle principale de la grotte. A cet égard, la découverte d'un grand fragment de fond présentant un décor que l'on peut assimiler à une peinture en négatif dénote de la richesse probable de ce type de matériel. La provenance de ces céramiques n'a pu être déterminée avec précision, en raison des nombreux éboulements et coulées de boues qui se sont produites au cours du temps masquant peut être certains secteurs.

■ Le sondage n° 1

Lors de la mission Saub de 1990, Alain Cornette avait réalisé trois sondages tests dans la salle principale ; aucun n'avait livré de matériel archéologique.

Nous avons repris cette étude en faisant un sondage de un mètre carré au nord de la salle principale, dans un secteur non perturbé par des coulées de boue. Nous avons ainsi pu mettre en évidence deux couches de terre et une poche, correspondant probablement à une occupation du site :

▲ *Couche 1* (jusqu'à - 17 cm sous le datum) : terre brun-rouge relativement compacte avec quelques racines et de gros charbons. Quinze tessons ont été retrouvés.

▲ *Couche 2* (de - 17 à - 23/30 cm) : terre argileuse brun-rouge avec quelques charbons épars, contenant quatorze tessons.

▲ *Poche 1* (de - 23/30 à - 40 cm) : terre argileuse brune avec quelques gros charbons épars et quelques pierres. La poche a livré un total de 48 fragments céramiques.

▲ *Couche 3* (de - 40 à - 80 cm) : terre argileuse brun-gris avec quelques petites pierres et charbons épars. On note l'absence de tout matériel archéologique. Datation par 14C.

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

La présence de nombreux fragments de charbons de bois associés aux céramiques du sondage 1/niveau 3 (-0,30 à - 0,40 m sous le datum), a permis l'obtention d'une datation « Archéolabs, réf. ARC91/R1163C/2 ». Les résultats de la datation ARC 718 sont les suivants :

ÂGE C14 BRUT	3680 ± 150 BP
DATE C14 CONVENTIONNELLE	3690 ± 150 BP
DATE C14 CALBRÉE	2560 - 1690 cal BC

La date 14C Calibrée est donnée avec un degré de confiance de 95,4 % de probabilité. La probabilité que la vraie valeur soit comprise entre 2490 et 1870 cal BC est de 84,8 % alors qu'elle est de 10,6 % entre 1870 et 1690 cal BC. Le site pourrait dater des environs de deux mille avant notre ère.

Les carbonés 13 mesurés sont les suivants : 13C ARC 718 : - 25,49 pour mille PDS.

III Conclusion

La découverte d'un niveau d'occupation d'environ 40 cm d'épaisseur contenant de la céramique associée à du charbon donne une idée des possibilités de fouilles dans ce type de site.

La salle principale de plus de 300 mètres carré constitue un site de grotte exceptionnel en Guyane.

La datation par 14C obtenue sur le sondage est tout à fait intéressante, il s'agit en effet d'une date relativement ancienne pour un site céramique d'Amérique du Sud. Si l'on dispose de datations plus anciennes (au Brésil, en Colombie...), il s'agit, plutôt, de sites côtiers ou de grands estuaires.

La différence entre les fragments céramiques venus des écoulements et ceux provenant du sondage nous permet de formuler l'hypothèse d'une double fonction d'utilisation de la grotte : funéraire et d'habitat. Une mission pluridisciplinaire complémentaire devrait apporter des données plus complètes sur le site.

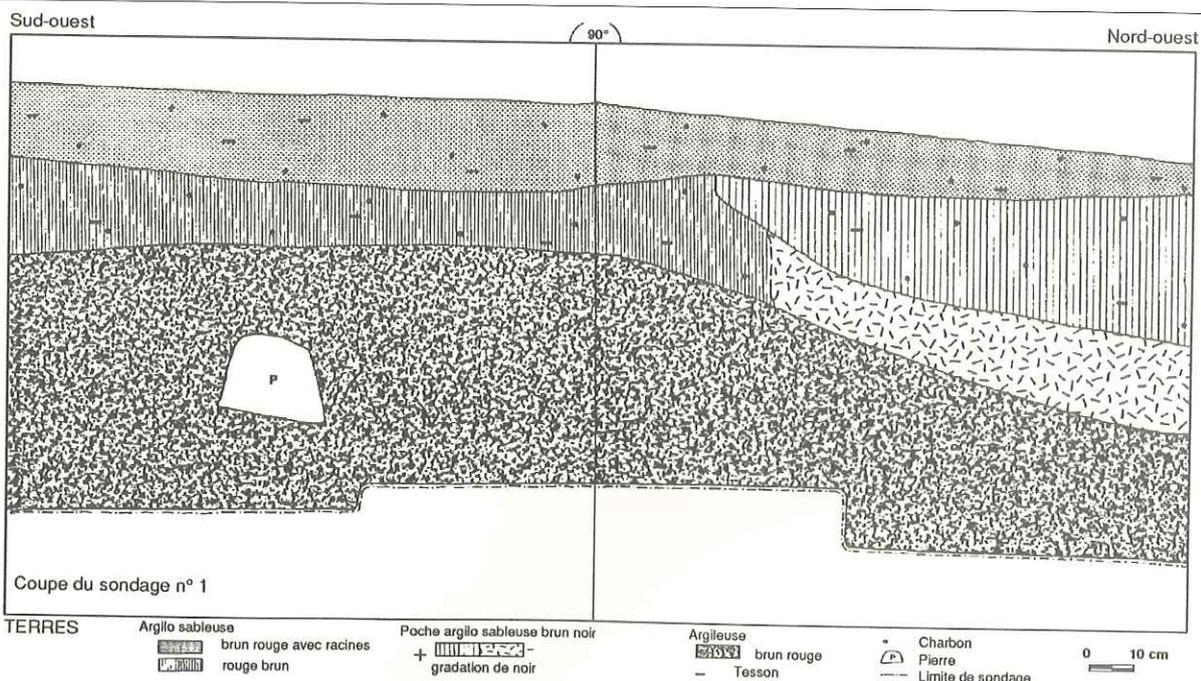


fig.21 Coupe du sondage n° 1

SINNAMARY
La Montagne de la Trinité

N° 97 351 002 AP

Sauvetage urgent

Philippe NOWACKI-BRECZEWSKI et Olivier PUAUX

I Situation générale

L'inselberg de la Trinité constitue la limite sud-ouest du bassin versant du Sinnamary. La zone étudiée, localisée dans les communes de Saint-Lie et de Mana, a pour coordonnées 4°40' de latitude nord et 53°20' de longitude ouest, située dans les granites caraïbes. Les accès fluviaux les plus proches sont : la Mana à 25 km à l'ouest, le Courcibo à 35 km à l'Est et le Sinnamary à 50 km à l'Est. Il est également important de signaler que de nombreuses criques s'écoulent autour du massif (Criques Eau-claire/Le blond, Baboune...).

II Historique des recherches

La Montagne de la Trinité et ses abords sont fréquentés depuis longtemps (chasseurs, orpailleurs, chercheurs de gomme de balata y ont séjourné). La mission « Saub », à laquelle s'était joint M. Alain Cornette, archéologue au CERA (Collectif d'Études et de Recherches Archéologiques), a permis une première prospection partielle du massif en 1990. Celle-ci a donné lieu à la découverte d'une grotte et de pétroglyphes (?) localisés à proximité du sommet sur la face sud-ouest d'une part, et à une centaine de mètres de la grotte d'autre part.

■ La grotte n° 1 de la Montagne de la Trinité

Les 4, 5 et 6 novembre, une mission de trois jours a été organisée sur l'inselberg. La reprise de l'étude de la grotte sommairement décrite au cours de la mission Saub a constitué l'essentiel du travail.

On peut résumer les recherches en deux temps : la prospection de la grotte puis celle des boyaux, salles secondaires. Le décapage superficiel des coulées de boue a permis de mettre en évidence des fragments céramiques

qui proviennent de points situés plus haut que la salle principale de la grotte. A cet égard, la découverte d'un grand fragment de fond présentant un décor que l'on peut assimiler à une peinture en négatif dénote de la richesse probable de ce type de matériel. La provenance de ces céramiques n'a pu être déterminée avec précision, en raison des nombreux éboulements et coulées de boues qui se sont produites au cours du temps masquant peut être certains secteurs.

■ Le sondage n° 1

Lors de la mission Saub de 1990, Alain Cornette avait réalisé trois sondages tests dans la salle principale ; aucun n'avait livré de matériel archéologique.

Nous avons repris cette étude en faisant un sondage de un mètre carré au nord de la salle principale, dans un secteur non perturbé par des coulées de boue. Nous avons ainsi pu mettre en évidence deux couches de terre et une poche, correspondant probablement à une occupation du site :

▲ *Couche 1* (jusqu'à - 17 cm sous le datum) : terre brun-rouge relativement compacte avec quelques racines et de gros charbons. Quinze tessons ont été retrouvés.

▲ *Couche 2* (de - 17 à - 23/30 cm) : terre argileuse brun-rouge avec quelques charbons épars, contenant quatorze tessons.

▲ *Poche 1* (de - 23/30 à - 40 cm) : terre argileuse brune avec quelques gros charbons épars et quelques pierres. La poche a livré un total de 48 fragments céramiques.

▲ *Couche 3* (de - 40 à - 80 cm) : terre argileuse brun-gris avec quelques petites pierres et charbons épars. On note l'absence de tout matériel archéologique. Datation par 14C.

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

La présence de nombreux fragments de charbons de bois associés aux céramiques du sondage 1/niveau 3 (-0,30 à - 0,40 m sous le datum), a permis l'obtention d'une datation « Archéolabs, réf. ARC91/R1163C/2 ». Les résultats de la datation ARC 718 sont les suivants :

ÂGE C14 BRUT	3680 ± 150 BP
DATE C14 CONVENTIONNELLE	3690 ± 150 BP
DATE C14 CALBRÉE	2560 - 1690 cal BC

La date 14C Calibrée est donnée avec un degré de confiance de 95,4 % de probabilité. La probabilité que la vraie valeur soit comprise entre 2490 et 1870 cal BC est de 84,8 % alors qu'elle est de 10,6 % entre 1870 et 1690 cal BC. Le site pourrait dater des environs de deux mille avant notre ère.

Les carbones 13 mesurés sont les suivants : 13C ARC 718 : - 25,49 pour mille PDS.

III Conclusion

La découverte d'un niveau d'occupation d'environ 40 cm d'épaisseur contenant de la céramique associée à du charbon donne une idée des possibilités de fouilles dans ce type de site.

La salle principale de plus de 300 mètres carré constitue un site de grotte exceptionnel en Guyane.

La datation par 14C obtenue sur le sondage est tout à fait intéressante, il s'agit en effet d'une date relativement ancienne pour un site céramique d'Amérique du Sud. Si l'on dispose de datations plus anciennes (au Brésil, en Colombie...), il s'agit, plutôt, de sites côtiers ou de grands estuaires.

La différence entre les fragments céramiques venus des écoulements et ceux provenant du sondage nous permet de formuler l'hypothèse d'une double fonction d'utilisation de la grotte : funéraire et d'habitat. Une mission pluridisciplinaire complémentaire devrait apporter des données plus complètes sur le site.

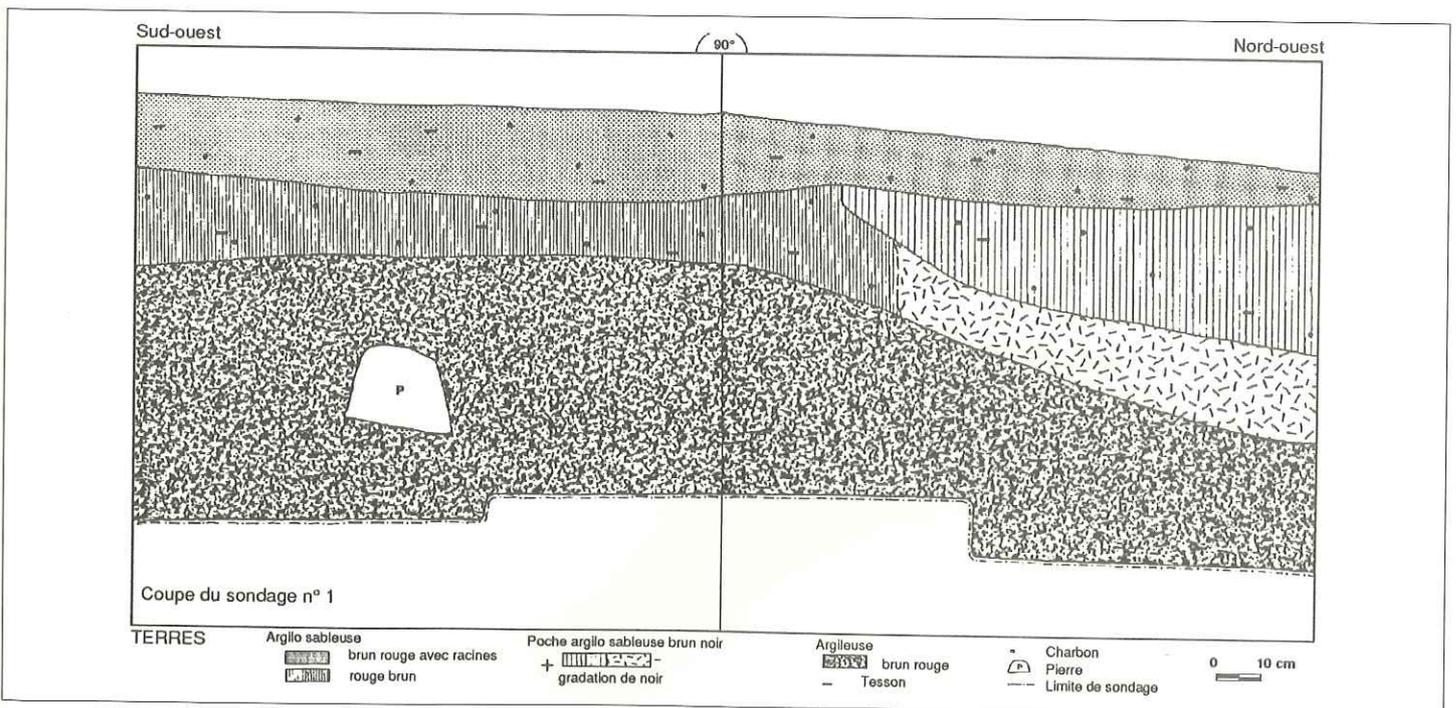


fig.21 Coupe du sondage n° 1

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 1

**KOUROU
La Sablière**

N° 97 310 001 AP

Sauvetage urgent

E. BARONE VISIGALLI et M.T. PROST

Le site archéologique dit « La Sablière », à Kourou, est un des plus importants gisements sur cordons côtiers littoraux de la Guyane. La collaboration de deux disciplines (géomorphologie et archéologie) a permis l'obtention de données nouvelles concernant ce type de site littoral.

L'environnement physique a été étudié à partir des nombreux documents (cartes, photographies aériennes, télédétection) et des travaux de terrain. Les relations entre les données géologiques, la morphologie et l'évolution du rivage dans le cadre des événements globaux et régionaux ont été analysées et des hypothèses de travail en ont été tirées.

Le milieu environnant, assez diversifié, a favorisé différents types d'activité humaine et, par là, a constitué la base d'une occupation probablement longue et/ou importante.

Dans la zone de la Sablière, nous estimons qu'il y a eu :

Sous l'influence du système de dispersion amazonien, formation d'une plage dans un espace interbanc. La croissance du cordon littoral a provoqué la stagnation des eaux, donnant naissance à un marais. Si des hommes occupaient le site, ils étaient à la fois en relation directe avec des eaux salées et saumâtres à douces.

Une phase d'envasement est à l'origine d'une progradation de la ligne du rivage et de la formation d'un nouveau marais en face du chenier. En tout état de cause, le cordon littoral a subi une pédogenèse (un podzol à alios exoste dans la zone du lac).

Une nouvelle phase d'érosion (ou de non-déposition) est à l'origine d'une plage au nord du marais précédent. Faute de recherche dans les archives, nous manquons encore des données historiques ; nos seuls repères sont les cartes topographiques et les photographies aériennes

des années 50, 60 et 70 qui montrent une côte rectiligne sableuse, assez large, ouverte vers la mer.

A la fin de 1975, il se produit un envasement considérable, avec une avancée de 4 km des vases, rapidement colonisées par la mangrove.

Actuellement cette même zone est en érosion, avec attaque de la plage de la Cocoteraie et recul de la mangrove.

Ces trois derniers événements, bien entendu, ne concernent pas le gisement de la Sablière : il reste « stable » et donc favorable à l'étude. La seule menace possible est, à présent, celle de l'homme.

Le Chenier de la Sablière est dans un milieu géographique diversifié. Le voisinage de la mer, du fleuve, de la forêt et des marais en font un site d'installation privilégié. Les habitants disposaient de ressources alimentaires diverses, offertes par ces quatre écosystèmes : pêche, chasse, récolte de coquillages (témoignée par les tas des coquillages dans les aires de rejet du site), agriculture sur le chenier et dans les marais. L'agriculture (attestée par les nombreuses platines) s'est développée dans un milieu favorable. Quant aux marais, opportunément aménagés, ils se prêtent à la culture de plusieurs types de légumes. Mer et fleuve signifient aussi possibilité de déplacements et de contact.

L'abondance de rejet (correspondant à des carbets ?) et les quantités les plus importantes de matériel ont été trouvées dans la partie défrichée du site, où se trouvaient probablement les cases.

Le matériel céramique, avec une gamme de formes variées, aptes aux exigences de la vie quotidienne, présente parfois une finesse de décor qui pourrait témoigner d'un emploi rituel. La poterie est un indice sûr de la préparation

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1	9	9	1
---	---	---	---

de la cassave (galette de manioc) et de l'activité de vannerie (empreinte de natte sur une platine). Les dégraissants employés sont la chamotte (dans la plupart des cas), le quartz, le charbon et le sable. Ces différents choix dans la fabrication sont-ils des indices d'époques d'occupation différentes ? Il est très difficile de l'établir, à l'heure actuelle, car il n'existe pas de niveau stratigraphique net.

Les céramiques sont fabriquées selon la technique du colombin. 7 % de matériel est décoré, de préférence sur les panses et sur les bords. Les décors sont variés. Dans la peinture prédomine la technique de la peinture blanche sur fond rouge (motifs curvilinéaires). Il y a également une peinture trichrome à bandes concentriques (influence Aristé ?). Dans le décor incisé, prédominent les motifs géométriques (lignes simples ou croisées). Sont représentés les motifs de pointillé sur des bourrelets et sur les bords ourlés. Les éléments modelés sont d'inspiration zoomorphe (tête de grenouille, pattes de tortue) ou anthropomorphe (petits visages).

Parmi les fragments céramiques, deux spécimens sont nouveaux : le bord décoré à triangles imbriqués et la base en forme de spirale. Le décor avec les triangles est typique de la civilisation Arauquinoïde (Orénoque). Mais le fragment de La Sablière est dégraissé à la chamotte, alors que les Arauquinoïdes employaient les spicules d'éponge d'eau douce.

Le site est bien situé sur les axes de communication fluviaux et maritimes. Seules, d'autres fouilles avec des datations pourront apporter des éléments de solution à ce problème.

Le matériel lithique représente une industrie bien diversifiée : lames de haches, broyeurs, petits lissoirs pour la céramique, outils pour racler, polissoir mobile.

L'élément le plus particulier est la lame à encoches retouchée, en quartzite fin. Cet outil pose le problème de sa provenance. On a, dans le même site, deux techniques

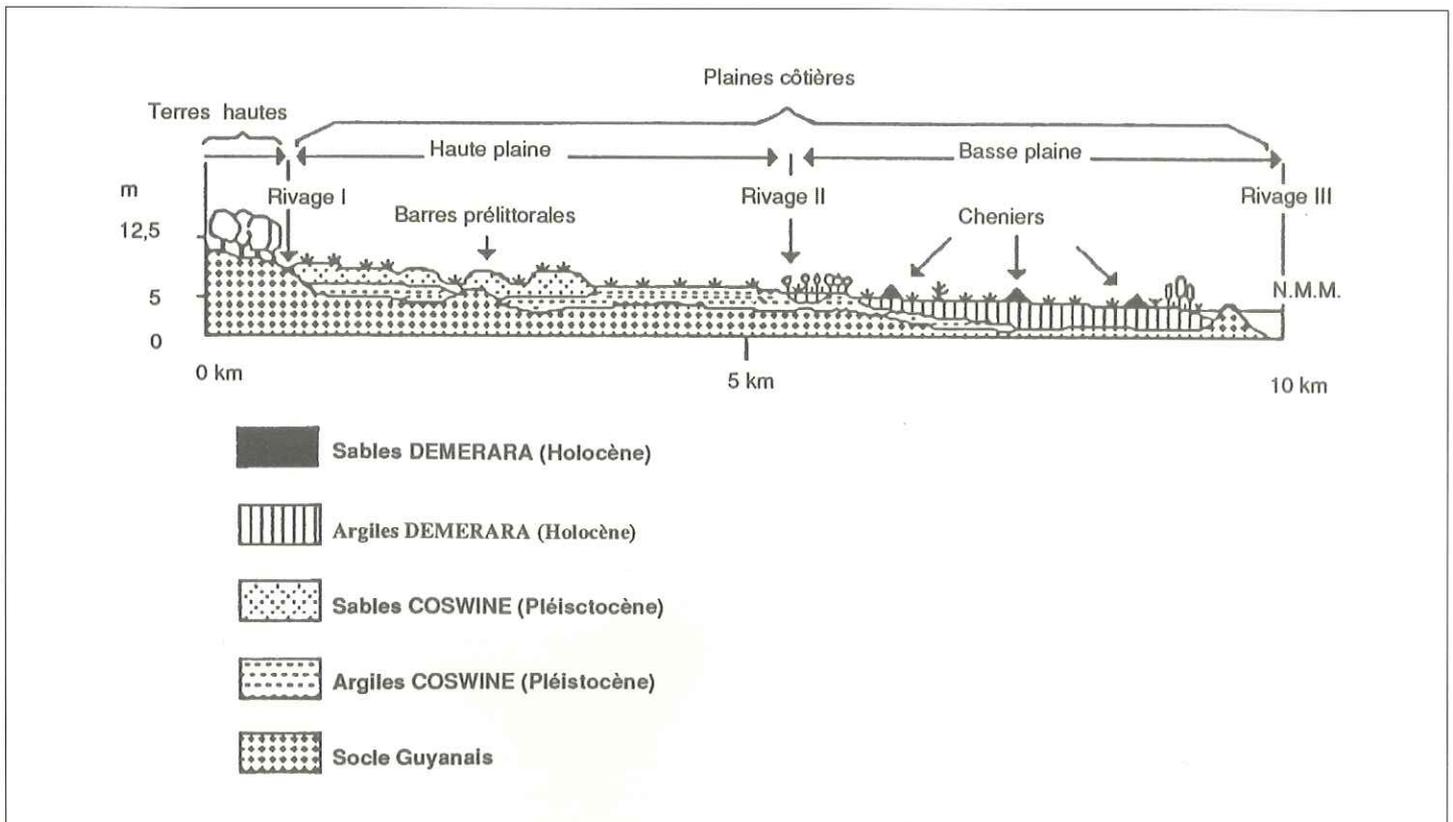


fig.22 Plaines côtières de la guyane (coupe schématique)

GUYANE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1	9	9	1
---	---	---	---

différentes d'emmanchement : l'emmanchement par juxtaposition (lame à encoches) et l'emmanchement par insertion (lame simple).

Le site de La Sablière a été occupé par une population agricole possédant une industrie lithique et céramique

importante. Le milieu géographique favorable aux contacts pourrait expliquer différentes influences culturelles extérieures à la Guyane (Amapa, Surinam, Guyana, etc.), bien que l'on retrouve des caractéristiques communes avec les autres sites de la côte guyanaise, telle que la céramique peinte en blanc sur fond rouge.

MARTINIQUE - GUYANE

BILAN SCIENTIFIQUE

Bibliographie régionale

1 9 9 1

MARTINIQUE

- COLLECTIF D'ETUDES ET DE RECHERCHES
ARCHÉOLOGIQUES DE LA MARTINIQUE
- 1988 Ethnohistoire de la Martinique, Commémoration du Centenaire de la Commune de Schoelcher ; Août 1988. Série *Le patrimoine archéologique de la Martinique*, Association martiniquaise d'Archéologie et d'Ethnohistoire et Direction des Antiquités Préhistoriques et Historiques de la Martinique, Fort-de-France, 72 p.
- CONSEIL REGIONAL DE LA MARTINIQUE
- 1987 Guide historique de Saint-Pierre, Bureau du Patrimoine, Fort-de-France, 96 p.
- DE ROOLEMOS Noëlle
- 1979 Les dernières potières de Sainte-Anne, Martinique. Centre de Recherches Caraïbes, Montréal.
- DIRECTION DES ANTIQUITES PREHISTORIQUES
ET HISTORIQUES DE LA MARTINIQUE
- 1987 Le Diamant, près de deux millénaires d'activités humaines. Direction des Antiquités Préhistoriques et Historiques de la Martinique, Association Martiniquaise d'Archéologie et d'Ethnohistoire, Direction Régionale des Affaires Culturelles et Ministère de la Culture et de la Communication, Caraïb Ediprint, Fort-de-France, 20 p.
- EDMOND Denis et Serge VALLEE
- 1975 Sondage au site de Vivé Est : côte Nord-est de la Martinique. Rapport d'un stage de formation aux Antilles françaises, été 1975. Centre de Recherches Caraïbes Montréal, 247 p.
- FRANÇOIS-AUGRIN Annick
- 1982 Guide bibliographique de la préhistoire de la Martinique de la formation géologique à l'occupation française : 1635-1982, Fort-de-France, 58 p.
- GESLIN Philippe et Roger MYSTILLE
- 1988 L'archéologie de Saint-Pierre ; Novembre 1988. Série *Le patrimoine archéologique de la Martinique*, n° 3, Collectif d'Études et de Recherches Archéologiques de la Martinique, Association martiniquaise d'Archéologie et d'Ethnohistoire et Direction des Antiquités Préhistoriques et Historiques de la Martinique ; Caraïb Ediprint, 94 p.
- L'ETANG Thierry
- 1991 « Mythes et croyances de la mer ». in *Caribena, Documents pour les sciences de l'homme et de la terre, Cahier d'études Américanistes de la Caraïbe*, N° 1 CERA Martinique, Gondwana Édit., Trinité, 83-104.
- LETON Colette, Michèle LEONARD et Roger MYSTILLE
- 1989 Fond Saint-Jacques 1. Archéologie, Patrimoine de la Martinique. Collectif d'Études et de Recherches Archéologiques de la Martinique et Direction des Antiquités Préhistoriques et Historiques de la Martinique, Caraïb Ediprint, Fort-de-France, 92 p.
- MATTIONI Mario
- 1985 « Des Arawaks en Martinique depuis quand ? », *Les Cahiers de Physique appliquée à l'archéologie du CRIAA*, vol. 4. Université de Bordeaux 111 et CNRS, Bordeaux.
- MOUSNIER Mireille, Brigitte CAILLE et D. BEGOT
- 1990 Atlas historique du patrimoine sucrier de la Martinique, XVII - XX^e siècle, L'Harmattan, Paris, 104 p.
- MOUSNIER Mireille
- 1991 « Occupations spatiales des habitations littorales à la Martinique », *Caribena, Documents pour les sciences de l'homme et de la terre, Cahier d'études américanistes de la Caraïbe*, N°1, CERA Martinique, Gondwana Édit., Trinité, p : 123-146.
- CONSEIL GENERAL DE LA MARTINIQUE
MUSÉE DEPARTEMENTAL D'ARCHEOLOGIE
- 1991 Archéologie Martinique (Guide des collections), Gondwana édit., Tartane, Fort-de-France, 81 p.
- 1991 Iconographies Caraïbes : de l'amérindien au paysage Gondwana Édit., Trinité, 85 p.
- RENE Louise
- 1980 Le marronisme moderne : Traditions populaires et recherches artistiques à la Martinique ; Éditions Caribéennes, Paris.
- PHARAND Sylvie
- 1974 La vannerie caraïbe du morne des Esses Martinique. Centre de recherches Caraïbes, Bibliothèque Nationale du Québec, Université de Montréal, 65 p.
- WALTER Véronique
- 1991 « Analyses pétrographiques et minéralogiques de céramiques précolombiennes de Martinique », *Documents pour les sciences de l'homme et de la terre, Cahier d'études américanistes de la Caraïbe, Caribena* N° 1, CERA Martinique, Gondwana Édit., Trinité, p. 11-54

GUYANE

- ABONNENC Émile
- 1952 Inventaire et distribution des sites archéologiques de Guyane Française, *Journal de la Société des Américanistes*, n° 41, 43-45, Paris.
- BOOMERT Aad
- 1976 « Pre-Columbian raised fields in coastal Surinam ». *Comptes-rendus du VI^e CIECPPA*, Gainesville, P. 134-144.
- 1977 « Préhistoire », *Encyclopédie van Suriname*. Amsterdam, Elsevier Brussel. P. 506-517.
- 1979 « The prehistoric stones axes the Guianas : a typological classification » *Journal of the Walter Roth Museum of Archaeology and Anthropology*. Vol. II, n° 2, Georgetown, p. 99-124.

MARTINIQUE - GUYANE

BILAN SCIENTIFIQUE

Bibliographie régionale

1 9 9 1

MARTINIQUE

■ COLLECTIF D'ETUDES ET DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES DE LA MARTINIQUE

- 1988 Ethnohistoire de la Martinique, Commémoration du Centenaire de la Commune de Schoelcher ; Août 1988. Série *Le patrimoine archéologique de la Martinique*, Association martiniquaise d'Archéologie et d'Ethnohistoire et Direction des Antiquités Préhistoriques et Historiques de la Martinique, Fort-de-France, 72 p.

■ CONSEIL REGIONAL DE LA MARTINIQUE

- 1987 Guide historique de Saint-Pierre, Bureau du Patrimoine, Fort-de-France, 96 p.

■ DE ROOLEMOS Noëlle

- 1979 Les dernières potières de Sainte-Anne, Martinique. Centre de Recherches Caraïbes, Montréal.

■ DIRECTION DES ANTIQUITES PREHISTORIQUES ET HISTORIQUES DE LA MARTINIQUE

- 1987 Le Diamant, près de deux millénaires d'activités humaines. Direction des Antiquités Préhistoriques et Historiques de la Martinique, Association Martiniquaise d'Archéologie et d'Ethnohistoire, Direction Régionale des Affaires Culturelles et Ministère de la Culture et de la Communication, Caraïb Ediprint, Fort-de-France, 20 p.

■ EDMOND Denis et Serge VALLEE

- 1975 Sondage au site de Vivé Est : côte Nord-est de la Martinique. Rapport d'un stage de formation aux Antilles françaises, été 1975. Centre de Recherches Caraïbes Montréal, 247 p.

■ FRANÇOIS-AUGRIN Annick

- 1982 Guide bibliographique de la préhistoire de la Martinique de la formation géologique à l'occupation française : 1635-1982, Fort-de-France, 58 p.

■ GESLIN Philippe et Roger MYSTILLE

- 1988 L'archéologie de Saint-Pierre ; Novembre 1988. Série *Le patrimoine archéologique de la Martinique*, n° 3, Collectif d'Études et de Recherches Archéologiques de la Martinique, Association martiniquaise d'Archéologie et d'Ethnohistoire et Direction des Antiquités Préhistoriques et Historiques de la Martinique ; Caraïb Ediprint, 94 p.

■ L'ETANG Thierry

- 1991 « Mythes et croyances de la mer ». in *Caribena, Documents pour les sciences de l'homme et de la terre, Cahier d'études Américanistes de la Caraïbe*, N° 1 CERA Martinique, Gondwana Éd., Trinité, 83-104.

■ LETON Colette, Michèle LEONARD et Roger MYSTILLE

- 1989 Fond Saint-Jacques 1. Archéologie, Patrimoine de la Martinique. Collectif d'Études et de Recherches Archéologiques de la Martinique et Direction des Antiquités Préhistoriques et Historiques de la Martinique, Caraïb Ediprint, Fort-de-France, 92 p.

■ MATTIONI Mario

- 1985 « Des Arawaks en Martinique depuis quand ? », *Les Cahiers de Physique appliquée à l'archéologie du CRIAA*, vol. 4. Université de Bordeaux 111 et CNRS, Bordeaux,

■ MOUSNIER Mireille, Brigitte CAILLE et D. BEGOT

- 1990 Atlas historique du patrimoine sucrier de la Martinique, XVII - XX^e siècle, L'Harmattan, Paris, 104 p.

■ MOUSNIER Mireille

- 1991 « Occupations spatiales des habitations littorales à la Martinique », *Caribena, Documents pour les sciences de l'homme et de la terre, Cahier d'études américanistes de la Caraïbe*, N°1, CERA Martinique, Gondwana Éd., Trinité, p : 123-146.

■ CONSEIL GENERAL DE LA MARTINIQUE MUSÉE DEPARTEMENTAL D'ARCHEOLOGIE

- 1991 Archéologie Martinique (Guide des collections), Gondwana éd., Tartane, Fort-de-France, 81 p.

- 1991 Iconographies Caraïbes : de l'amérindien au paysage Gondwana Éd., Trinité, 85 p.

■ RENE Louise

- 1980 Le marronisme moderne : Traditions populaires et recherches artistiques à la Martinique ; Éditions Caribéennes, Paris.

■ PHARAND Sylvie

- 1974 La vannerie caraïbe du mome des Esses Martinique. Centre de recherches Caraïbes, Bibliothèque Nationale du Québec, Université de Montréal, 65 p.

■ WALTER Véronique

- 1991 « Analyses pétrographiques et minéralogiques de céramiques précolombiennes de Martinique », *Documents pour les sciences de l'homme et de la terre, Cahier d'études américanistes de la Caraïbe, Caribena* N° 1, CERA Martinique, Gondwana Éd., Trinité, p. 11-54

GUYANE

■ ABONNENC Émile

- 1952 Inventaire et distribution des sites archéologiques de Guyane Française, *Journal de la Société des Américanistes*, n° 41, 43-45, Paris.

■ BOOMERT Aad

- 1976 « Pre-Columbian raised fields in coastal Surinam ». *Comptes-rendus du VI^e CIECPA*, Gainesville, P. 134-144.

- 1977 « Préhistoire », *Encyclopédie van Suriname*. Amsterdam, Elsevier Brussel. P. 506-517.

- 1979 « The prehistoric stones axes the Guianas : a typological classification » *Journal of the Walter Roth Museum of Archaeology and Anthropology*. Vol. II, n° 2, Georgetown, p. 99-124.

Achévé d'imprimé en décembre 1992
sur les presses de l'imprimerie Porché S.A. - Anglet

Compogravure : Gondwana Editions 97220 Trinité

Dépôt légal : décembre 1992



LISTE DES BILANS

- | | | |
|---------------------------|---------------------------------|-----------------------------------------------------------------------|
| ■ 1 ALSACE | ■ 13 LORRAINE | ■ 25 MARTINIQUE |
| ■ 2 AQUITAINE | ■ 14 MIDI-PYRÉNÉES | ■ 26 RÉUNION |
| ■ 3 AUVERGNE | ■ 15 NORD-PAS-DE-CALAIS | ■ 27 CENTRE NATIONAL
D'ARCHÉOLOGIE URBAINE |
| ■ 4 BOURGOGNE | ■ 16 BASSE-NORMANDIE | ■ 28 CENTRE NATIONAL
DE LA PRÉHISTOIRE |
| ■ 5 BRETAGNE | ■ 17 HAUTE-NORMANDIE | ■ 29 CENTRE NATIONAL DE
RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES
SUBAQUATIQUES |
| ■ 6 CENTRE | ■ 18 PAYS-DE-LA-LOIRE | ■ 30 DÉPARTEMENT DES
RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES
SOUS-MARINES |
| ■ 7 CHAMPAGNE-ARDENNE | ■ 19 PICARDIE | |
| ■ 8 CORSE | ■ 20 POITOU-CHARENTES | |
| ■ 9 FRANCHE-COMTÉ | ■ 21 PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR | |
| ■ 10 ILE-DE-FRANCE | ■ 22 RHÔNE-ALPES | |
| ■ 11 LANGUEDOC-ROUSSILLON | ■ 23 GUADELOUPE | |
| ■ 12 LIMOUSIN | ■ 24 GUYANE | |